

UNIVERSITÀ
DI TRIESTE

UNIVERSITÀ
DI UDINE

INCONTRI LINGUISTICI

22

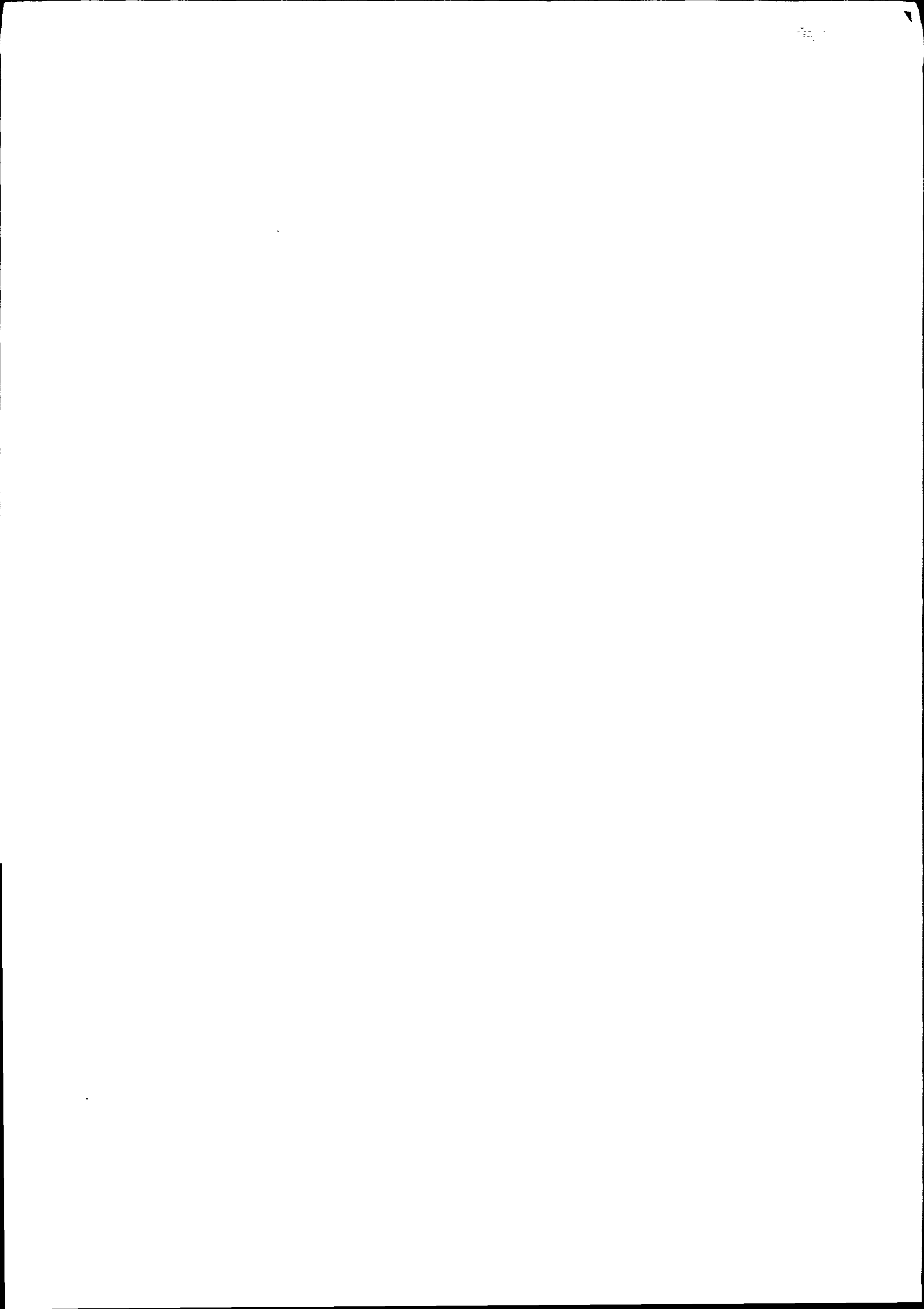
(1999)

ESTRATTO



ISTITUTI EDITORIALI
E POLIGRAFICI
INTERNAZIONALI®

PISA · ROMA



UNE ANAMNESE LITTÉRAIRE D'E. BENVENISTE

En 1945, E. Benveniste publie «l'Eau virile» dans une revue de luxe (valant 5000 fr. à l'époque), et quasi-confidentielle: ne figurant pas au dépôt légal, elle m'a été aimablement communiquée par la Fondation Maeght qui l'a éditée. Elle a un double titre, *Pierre à feu* [*Provence noire*]; et son numéro 1 (85 p.) n'aura d'autre suite que *Pierre à feu, Catalogue n° 1* (30 p.). La *Pierre à feu* est celle des fusils de la Résistance; et la revue est l'expression d'un groupe fondé (en Provence?) au printemps 1944 (p. 36). Les textes, au nombre de vingt-huit, réunis par Jacques Kober et Jacques Gardies, sont illustrés de lithographies originales d'André Marchand comme aussi la couverture. Celle-ci porte un coq surmontant un poisson, par un triple symbolisme, comme le montrent les textes du recueil: le coq, gaulois, est celui d'un pays redevenu la France sans ses occupants; le poisson représente la Méditerranée, chantée en exergue par Gabriel Audisio; mais il est aussi un emblème surréaliste: le *Poisson Soluble* d'André Breton, auquel le *Manifeste du Surréalisme* a servi de Préface (aux Editions du Sagittaire chez Simon Kra), achevé d'imprimer le 15 octobre 1924; le poisson qui figure en première page de *La Révolution Surréaliste*, dont le premier numéro a paru le 1-10-1924 (voir les *Oeuvres complètes* d'André Breton, Tome 1, dans l'édition établie par Marguerite Bonnet, Paris: Gallimard 1988, [La Pléiade]): «Poissons poissons...», d'Aragon (dans *Le Con d'Irène*, 1928: *Oeuvres romanesques complètes*, tome I, dans l'édition publiée sous la direction de Daniel Bournoux, Paris: Gallimard [La Pléiade] 1997, p. 459). L'article de Benveniste (p. 74-77) est illustré d'une proue de navire portant des drapeaux alliés et un visage d'Arlésienne vu de trois-quarts et tourné une fois vers la droite, une fois vers la gauche: victoire du débarquement et Provence.

Les textes sont conformes à la vie de l'auteur de l'exergue: G. Audisio aima l'Algérie où il naquit, milita dans la Résistance, fut arrêté par la Gestapo et emprisonné à Fresnes, ne cessa de proclamer que la Méditerranée est une patrie dont le héros est Ulysse, et de chanter la liberté. Conformes aux deux titres *Pierre à feu* [*Provence noire*] et au coq surmontant un poisson, les auteurs ont été résistants et parfois victimes (comme Benveniste ou Luc Decaunes dont «L'espoir» fut écrit dans un *stalag* en juin 1941). Nombre d'entre eux chantent des contrées méditerranéennes, la Provence (Léon-Marie Brest, «Provence»; René Nelli, «Traduit du provençal»; Armand Lunel, «Esprit de Provence»; Marie Mauzon, «Le chichipu»; Edouard Jaguer, «Provence imaginaire»); le Comtat (Pierre Seghers, «Richaud du Comtat»); Monaco (Raymond Queneau, «Mélancolies

monégasques»); «Les îles Borromées» (Jean Grenier); la Grèce, en ses îles (Georges Spyridaki, «Confession immuable»), mythes (Gabriel Audisio, «Pour une statue d'Ulysse»; Paul Eluard, «Athéna»), textes (Pierre Chantraine, «Le Parthénée d'Alcman, présentation et traduction»); la mer (Jacques Kober, «Le calmar»), la Méditerranée (J. Kober, «Marchand et la Méditerranée»), l'Afrique (J. M. Atlan, «Poèmes africains»), les oasis (Gaston Chaissac, «Oasis fleuries»).

Les textes parlent aussi des horreurs de la guerre, directement (Raymond Queneau, «Tous les droits»; Pierre Emmanuel, «Marches forcées»; «Homme troué de mots»; Paul Eluard, citant en exergue à son «Athéna» une lettre du 24-11-1941, relative aux Athéniens mourant de faim); ou implicitement: par le titre (D. H. Lawrence, «L'Apocalypse présentée et traduite par Thérèse Aubray», D. H. Lawrence ayant par ailleurs beaucoup aimé l'Italie); ou au détour d'une phrase: «Une poignée de mains, un signe d'intelligence, un regard», dit J. Grenier dans «Les îles Borromées», (p. 39); ou G. Bachelard, dans «Le Rocher», (p. 61): «Un rêve de solidité et de résistance doit donc être mis au rang des principes de l'imagination matérielle. Le rocher est ainsi une image première, un être de la littérature active, de la littérature activiste»; ou par le choix du sujet, comme dans le cas du texte grec d'Alcman que P. Chantraine présente («Dans l'obscurité légendaire de la Sparte primitive percent quelques lueurs. Au sein de la rude cité guerrière qui a cruellement réduit les hilotes en esclavage...», p. 46) et traduit: «Compterai-je dans les morts Lykésos? et Enarsphoros, et Sebros... et Alkimos... et Hippothoos... et Euteichès, et... Areios et Akmon... Et... Skaios, et Eurytos... et Alcon: ces héros nous ne les oublions pas. Destin les a tous maîtrisés, Destin et Stratagème...: leur vaillance luttait les poings nus» (p. 47); et à la fin (p. 49), «les vierges ont trouvé la paix tant désirée».

L'association de poèmes et d'illustrations dans *Pierre à feu* est conforme à l'action de l'éditeur, Aimé Maeght, qui, dans ses expositions, a toujours voulu joindre la poésie à la peinture, ainsi qu'au goût des surréalistes pour la peinture (cf. A. Breton, *Le surréalisme et la peinture*, 1928); le goût pour l'œuvre collective qui a été celui des surréalistes se retrouve dans l'article de Jacques Gardies, «Marchand œuvre collective». Et, parmi les auteurs, il en est qui sont des surréalistes notoires, comme P. Eluard (qu'A. Breton a voulu rencontrer dès 1919) et R. Queneau, ou ont approché les surréalistes, comme Georges Hugnet («Le buveur de rosée») ou E. Benveniste. Je vais essayer de montrer que dans *L'eau virile*, utilisant, comme P. Chantraine – l'un des cinq amis de Benveniste qui ont contribué aux *Étrennes... Benveniste* – un codage littéraire, E. Benveniste inscrit une part d'autobiographie: les circonstances (son exil) entraînent de sa part une anamnèse qui le fait remonter jusqu'à son enfance. Mais ce n'est pas la première fois qu'il se livre par la médiation de la littérature: il

le fit déjà en 1924, dans une revue qui, un court moment, s'est associée au mouvement surréaliste pour des raisons politiques. Et comme les deux volets de l'autobiographie sont reliés par des procédés littéraires, c'est par les rapports de Benveniste au surréalisme que je commencerai.

E. Benveniste (né à Alep en Syrie le 27 mai 1902 – mort à Versailles le 3 octobre 1976) n'est pas cité parmi les proches de Breton dans le *Premier Manifeste du surréalisme*. Mais il a cosigné trois articles dans l'*Humanité*, l'un sans eux (l'«*Appel aux Travailleurs intellectuels: oui ou non, condamnez-vous la guerre?*» d'Henri Barbusse (*Tracts surréalistes et déclarations collectives, précédés d'un texte d'André Breton. Présentation et commentaires de José Pierre*. Tome 1, 1922-1939. Paris: Le Terrain Vague [Eric Losfeld] 1980, 393), dans l'*Humanité* du 2-7-1925; les deux autres avec eux: «*La Révolution d'abord et toujours*» (*Humanité*, 21-9-1925; *Tracts...*, 54-56; 398-401); «*'Clarté', 'Philosophies', 'la Révolution surréaliste' solidaires du Comité Central d'Action*» (*Humanité*, 16-10-1925; *Tracts...*, 161-162; 404-405): déjà, dans le second de ces textes, on voit que c'est au groupe *Philosophies* (issu de la Sorbonne et de l'École Normale Supérieure) et non au groupe surréaliste proprement dit qu'appartient Benveniste, si l'on examine la disposition des signatures dans *La Révolution d'abord* (lettre de J. C. Milner du 9-10-1998).

Je pourrais en rester là et passer directement au texte, à fragrance autobiographique, publié l'année précédente (1924) par Benveniste dans *Philosophies*; mais la part de sa biographie en accord avec les circonstances dans lesquelles ces textes ont paru n'est pas sans intérêt, ni en elle-même ni pour mettre en lumière la sensibilité très forte de Benveniste aux événements politiques. Les textes cités disent l'opposition de leurs signataires à la guerre que la France menait alors au Maroc contre Abd-el-Krim dans la région du Rif (1920-1926), terminée très peu de temps (29 mai 1926) avant le départ d'Emile Benveniste pour le service militaire, qu'il fit de juin 1926 à février 1927 précisément d'abord au Maroc, comme simple soldat dans l'infanterie (et c'est comme soldat de 2ème classe qu'il fera la guerre de 1939-1940). Or, selon une tradition qui m'a été transmise par Didier Pralon (lettre du 5-10-1998), «le service militaire [de Benveniste], la communication de documents confidentiels, le procès, la forteresse, le fait que P. Nizan en tire *La Conspiration*, tout cela est bien connu»: voire? Le héros du roman de Nizan (Prix interallié 1938; Nizan sera tué près de Dunkerque le 23-5-1940) est André Simon, chartiste qui «faisait son service militaire comme soldat de 2ème classe: il aurait pu être sous-lieutenant, il aurait même dû l'être, s'il avait obéi aux lois sur la préparation militaire des étudiants..., contre lesquelles beaucoup de jeunes gens résistèrent violemment en vingt-sept et en vingt-huit...; soldat, Simon, ne s'accoutuma jamais à une si inhumaine condition. Tout l'accablait...» (p.

96-97 de mon édition Folio Gallimard). Affecté à un régiment colonial, Simon fait son service à Paris. Et c'est pour aider ses camarades, normaux révolutionnaires, qu'ouvrant une armoire cadenassée sur des documents confidentiels, il recopia un plan militaire et fut puni de trente jours de prison et de quinze de cellule. Il est possible que la même aventure soit arrivée à E. Benveniste (ensuite muté au 19^{ème} Train des équipages à Paris): mais l'affaire du vol de documents confidentiels est inutile: s'il a eu des ennuis, c'est bien plus probablement pour avoir signé deux textes d'insoumission contre la guerre dans un pays où il fut envoyé pour son service militaire: «Aux soldats et aux marins. Camarades... vous faites la guerre des banquiers... Vous comprendrez votre devoir: fraterniser avec les Riffains, arrêter la guerre du Maroc...» lit-on, notamment, dans le troisième de ces textes, celui de «'Clarté', 'Philosophies', 'La Révolution surréaliste' solidaires du Comité Central d'Action'. Les membres de «'Philosophies'» furent exclus de ce dernier ou s'en éloignèrent à partir d'octobre.

Situons *Philosophies* deux ans avant les textes cosignés par Benveniste dans *L'Humanité*. Comme le dit Philippe Robrieux (*Histoire intérieure du parti communiste, 1920-1945*, Paris: Fayard, 1980, 166), «1923, c'est... l'année où le Parti multiplie ses liens avec les intellectuels... et obtient l'adhésion d'Henri Barbusse [auteur du premier des textes signé par Benveniste dans *L'Humanité*, et «bête noire» attitrée des surréalistes au long de l'histoire de leur rapprochement avec le P.C.F.: *Tracts...*, 393]. On se contentera ici de souligner certains faits: «le rôle de *Clarté*, qui assure... la liaison avec la partie la plus radicale et la plus gauchisante de l'intelligentsia, le rapprochement qui s'amorce avec les surréalistes... Enfin, dans un vieil appartement près du château de Vincennes, un grand jeune homme dégingandé, fiévreux, passionné, anime un groupe de jeunes philosophes et une revue dont l'importance est capitale dans l'histoire des idées et dans la pénétration du communisme français à l'intérieur de l'intelligentsia. La revue, indépendante du Parti, s'intitule *Philosophie* [sic], le jeune homme s'appelle Georges Politzer; il connaîtra une mort héroïque dans la Résistance communiste (il sera fusillé au Mont Valérien). La revue était dirigée par Pierre Morhange».

E. Benveniste va participer à *Philosophies* 1, 15 Mars 1924 (année du *Premier Manifeste du Surréalisme*). On y trouve un premier hommage à Miguel de Unamuno; des articles de Max Jacob, Paul Lotte, Jules Supervielle, Pierre Morhange, Jean Cocteau, Robert Honnert, Jean Caves, Philippe Soupault, P. Drieu La Rochelle, John Brown, Jean Weber; des «Notes et commentaires», de Charles-Henri Barbier, Emile Benveniste, Jean Caves, René Crevel, Georges Duvau, Edgard Fort, Francis Gérard, Norbert Guterman, Henri Jourdan, Anton Jaer, Pierre Morhange, Léon-Pierre Quint, André Vigan, Yves Simon.

La participation de Benveniste à *Philosophies* est le compte-rendu de la traduction par Maurice Betz du livre de Rainer Maria Rilke, *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge* (p. 94, immédiatement après celui que fit P. Morhange, d'*Ariel ou la vie de Shelley* d'André Maurois: Benveniste se souvint-il de cela dans son cryptage d'*Ariel* de 1945?). Un premier problème est posé par l'antériorité de cette recension (1924) sur la parution du livre qui en fait l'objet (1926). Selon le traducteur, M. Betz, «Le dernier automne de Rilke» (lequel mourut de leucémie), *Yggdrasill* 9 (25 janvier 1937), «Rilke a passé à Paris la plus grande partie de 1925. C'est l'année où se nouent et renouent ses amitiés parisiennes, où les contacts personnels contribuent pour leur part à préparer sa gloire française... L'année suivante, celle dont sa mort devança de quelques heures le terme normal... il lui tardait de voir paraître *Vergers* et *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge*, dont nous avons relu ensemble la traduction l'été précédent. Lorsqu'enfin les *Cahiers* sont annoncés, c'est par un télégramme qu'il en réclame l'envoi, tant est grande son impatience». Que Benveniste ait ou non noué des contacts avec Rilke en 1925, ce qui est possible mais indémontrable, nous ne sommes pas en 1925; et si nous nous demandons qui est responsable de la parution au printemps 1924 d'un compte-rendu d'une traduction prête au plus tard l'été suivant, seules deux parties restent en présence, et chacune d'elles pouvait y trouver avantage: Betz parce qu'il pouvait calmer l'impatience de Rilke, Benveniste parce que, par la médiation d'un texte littéraire, il pouvait célébrer l'acceptation par la France du choix qu'il fit de celle-ci comme patrie d'adoption, tout en pleurant sur lui-même: il en fera autant dans le texte de 1945, par un renvoi codé à l'année de son admission aux droits civils (1921), à une époque où il est en deuil de son frère et d'une France qui ne s'est pas montrée terre d'asile pour tous ceux qui l'avaient choisie. Peu avant l'article de *Philosophies* en effet, le 11 novembre 1923 (date choisie en fonction de l'anniversaire d'un armistice qui mit fin à la guerre qui l'avait séparé de ses parents?), Benveniste rédigea sa lettre de demande de naturalisation. Gageons que, dans l'affaire de compte-rendu antidaté, de Betz ou de lui-même, c'est Benveniste qui a été le demandeur (quelle que soit la façon dont il a connu Betz): Betz ne pouvait y procéder de sa seule initiative n'ayant pas encore relu sa traduction avec Rilke; Benveniste brûlait d'impatience d'enterrer en quelque sorte sa vie de jeune et misérable émigré quelques semaines avant de devenir citoyen français (octobre 1924).

Et en effet — c'est là le second problème —, le texte choisi pour le compte-rendu de *Philosophies* résonne comme une autobiographie. Ce qui est propre à Benveniste est d'avoir donné à cet écho des accents littéraires, non l'écho lui-même. Claire Benveniste, dont le père, Saby Benveniste,

venu de Salonique en France une quinzaine d'années après Emile Benveniste en 1929, m'écrit (1-10-1998): «*Les Cahiers de Malte L. Brigge*, c'était, pendant toute une époque, le livre-clé dans la bibliothèque de mon père. On me l'a lu et expliqué quand j'étais enfant. Je dois en posséder plusieurs éditions. Oui, ils se retrouvaient, avec les mêmes tourments et le sentiment d'être seuls dans l'hiver du pays d'exil». Dans sa recension, Benveniste parle de l'intelligence, de la sensibilité, du tourment de Rilke, qui pourraient être siens. Je vais essayer de montrer que le tourment de Rilke, non seulement tourment de l'exil, mais tourment d'une naissance, douloureuse, à une nouvelle vie spirituelle, fut aussi celui de Benveniste. Je le ferai en citant des passages du livre de Rilke; l'interprétation autobiographique est confortée par les liens de structuration littéraire qui me sembleront unir le cryptage autobiographique de 1945 au livre de Rilke.

Comparables sont les âges, – Benveniste a 22 ans quand il rencontre Malte, qui en a 28 –; les lieux – l'oncle de Malte a été au service de la Turquie (p. 101) comme les parents d'Emile –; les deux jeunes gens sont à Paris (p. 68, «Je suis à Paris; ceux qui l'apprennent se réjouissent; la plupart m'envient. Ils ont raison. C'est une grande ville, grande et pleine d'étranges sensations. Je crois qu'il n'est pas possible de l'exprimer autrement. J'ai succombé à ces tentations et il en est résulté certaines transformations, sinon de mon caractère, du moins de ma conception générale de la vie, et dans tous les cas, de ma vie elle-même... Une vie nouvelle, pleine de significations nouvelles. J'ai un peu de peine en ce moment, parce que tout est trop nouveau. Je suis un débutant dans mes propres conditions de vie»); Malte consulte à la Salpêtrière, Boulevard de l'Hôpital, au n° 130 duquel habite Benveniste depuis sa sortie d'école (lettre de Marie Benveniste, sa mère, 17-3-1919; *Annuaire de l'E.P.H.E.* pour l'année 1918-1919); comparables aussi sont les tourments. Ce sont les tourments de la guerre que Benveniste a vu se produire au début de ses études secondaires, à Paris, pendant que ses parents étaient en Bulgarie – pays ennemi – en un «temps où le baiser de deux hommes qui se réconcilient n'était qu'un signal pour les meurtriers qui étaient là... Qui pouvait être fort et s'abstenir d'un meurtre? Qui, en ce temps, ne savait pas que le pire était inévitable?»; les tourments de la pauvreté: «la pauvreté l'effrayait tous les jours par de nouvelles duretés» (p. 219); «me voici dans ma chambre, assis près de la lampe; il fait un peu froid, car je n'ose pas mettre le poêle à l'épreuve; que ferais-je s'il allait encore fumer et me chasser dans la rue? Je suis assis et je pense: si je n'étais pas pauvre, je louerais une autre chambre avec des meubles moins fatigués, moins hantés par les précédents locataires... Mais si je n'étais pas pauvre, je commencerais par m'acheter un bon poêle, je me chaufferais avec du fort et pur bois de montagne, au lieu de ces pitoyables «têtes de moineaux» dont les émanations me

font le souffle si irrégulier et la tête si trouble... je mangerais tous les jours dans un Duval... et je ne traînerais plus dans les crémeries» (p. 49-50). Tourments de la solitude aussi: «ô toi le plus solitaire», p. 76; p. 68-69, «J'essaie d'écrire, bien qu'à la vérité il n'y ait rien à dire après un départ nécessaire... J'ai pleuré... je n'en pouvais plus. Ne va surtout pas croire que je souffre ici de déceptions, bien au contraire. Je m'étonne parfois de la facilité avec laquelle j'abandonne tout ce que j'attendais, pour le réel, même lorsqu'il est pire. Mon Dieu, s'il était possible de le partager avec quelqu'un. Mais *serait-il* alors, *serait-il* encore (souligné par l'auteur)? Non, car il n'est qu'au prix de la solitude» (et p. 163, 196, 220; etc.).

Les souvenirs, douloureux, sont ceux de la mort prématurée de la mère: Malte évoque longuement les souvenirs de son enfance auprès de sa mère (p. 71 [«ô mère: ô toi unique, qui t'es mise devant tout ce silence du temps que j'étais enfant!»] – 113); et Emile n'avait pas dix-sept ans quand en Bulgarie, le 21 avril 1919, mourut sa mère que la guerre l'avait probablement empêché de revoir, depuis que, boursier de l'Alliance Israélite Universelle, il était venu faire ses études à Paris. La séparation est venue du départ de l'enfant (p. 29 «j'avais alors douze ans, ou tout au plus treize», dit Malte, dont Emile a presque l'âge à son arrivée à Paris en 1913 pour ses études; p. 113 «je quittai la maison pour l'Académie nobiliaire, et une période odieuse et pénible de ma vie commença»; et p. 185 «Je ne sais même pas comment il est possible que les collégiens se lèvent dans les chambres grises à l'odeur de froid»); elle a laissé l'enfance inachevée: p. 142, «L'enfance aussi resterait à parfaire si l'on ne veut pas la considérer comme perdue à jamais. Et, tandis que je comprenais comment je la perdais, je sentais en même temps que jamais je ne posséderais autre chose sur quoi je pourrais m'appuyer»; p. 174, «cette année [à l'Académie nobiliaire], au milieu de tant d'égaux en âge... des expériences subites et inattendues... m'avaient traité en grande personne... Dans la mesure même où je comprenais leur réalité, mes yeux s'ouvraient aussi sur la réalité de mon enfance. Je savais que l'une ne cesserait pas plus que l'autre ne commençait seulement... Et si je persistais à considérer que mon enfance était passée, à cet instant tout l'avenir était évanoui... Cette découverte m'éloigna bien entendu encore davantage des autres. Elle m'absorbait en moi-même et m'emplissait d'une sorte d'allégresse définitive que je prenais pour de la tristesse, parce qu'elle dépassait de beaucoup mon âge»: ne fut-ce pas le cas, aussi, d'Emile qui s'inscrivit aux Hautes Études à l'âge de 16 ans (à la rentrée universitaire de 1918)?

La parabole de l'enfant prodigue de la fin du livre de Rilke peut s'appliquer à Benveniste: (p. 216-218), «Tant qu'il était un enfant, tous l'aimaient chez lui. Il grandit, il ne connaissait pas autre chose et s'habitua à leur tendresse douillette, tant qu'il était enfant. Mais lorsqu'il fut adoles-

cent il voulut se défaire de ces habitudes... Le secret de sa vie, qui n'avait encore jamais été, s'étendait devant lui. Involontairement il quittait le sentier... après, il y avait le retour. Mon Dieu, de quoi fallait-il alors se dépouiller, et combien de choses oublier? Car il fallait oublier pour de vrai, c'était nécessaire; sinon, on se serait trahi lorsqu'ils insistaient. On avait beau hésiter et se retourner, le pignon de la maison enfin apparaissait quand même... Et la maison faisait le reste...; en gros on était déjà celui pour lequel ils vous tenaient ici; celui à qui ils avaient depuis longtemps composé une existence faite de son petit passé et de leurs propres désirs... Restera-t-il et mentira-t-il cette vie d'à peu près qu'ils lui attribuent, et parviendra-t-il à leur ressembler de tout son visage? Se partagera-t-il entre la véracité délicate de sa volonté et la tromperie grossière qui la corrompt pour lui-même? Renoncera-t-il à devenir ce qui pourrait nuire à ceux de sa famille qui n'ont plus qu'un cœur faible? Non, il partira... Beaucoup plus tard il se rappellera avec quelle fermeté il avait alors décidé de ne jamais aimer, pour ne placer personne dans cette situation atroce d'être aimé»; «ô grand célibataire», dit en sa fin le texte de 1945.

Mais les choses deviennent ambiguës: le départ est-il seulement celui de la famille pour un collège? ou n'est-il pas, aussi, celui dont parle la lettre de Marie Benveniste au Président de l'A.I.U., en octobre 1918: «Je voudrais vous demander, Monsieur, si vous savez où se trouve actuellement l'élève Ezra Benveniste. Jusqu'à l'été passé il était boursier de l'Alliance. Mais ayant fini le Petit Séminaire et fait la seconde partie du baccalauréat, il s'est senti attiré vers les Lettres, au lieu d'entrer au Grand Séminaire. Cette décision, de suivre la Faculté des Lettres, lui a valu la colère de M. D. Arié, économiste du Séminaire. Et dans dernière lettre, datée du 8 Août, mon fils, Ezra Benveniste, me dit que sa situation à l'école est intenable, qu'il cherche une occupation. Et au mois d'octobre, il compte recevoir une place de répétiteur dans un lycée de la banlieue parisienne...».

Cette école est l'Ecole rabbinique de France: la tradition orale est confirmée sur ce point par l'adresse que donne E. B. sur son dossier de naturalisation pour son arrivée à Paris en 1913: 9 rue Vauquelin. Si son nom ne figure ni dans le livre de Jules Bauer, *L'Ecole rabbinique de France, 1830-1930* (Paris. P.U.F., 1931), ni dans les archives du Consistoire central, ainsi que me l'a indiqué Ph. Landau, c'est que ces documents ne contiennent pas les noms de ceux qui n'ont fait que le «petit séminaire», expression qu'emploie Marie B., et qui s'applique «aux classes préparatoires au Séminaire, celles qui étaient alors exclusivement désignées sous le vocable de *Talmud Thora*, et qu'on appellera plus tard 'petit séminaire'» (Roger Berg, *Histoire du rabbinat français (XVIe-XXe siècle)*. Paris: Cerf, 1992, 42-43).

La «double appartenance» d'E. B. à l'Alliance et à l'Ecole s'explique

par les liens non structurels établis entre les deux institutions initialement par les deux hommes éminents que furent le grand rabbin Zadoc Kahn, Président d'honneur de l'Alliance, qui favorisa l'installation en Palestine des colonies du baron Edmond de Rothschild (Berg, 47), et ce dernier, président de fait de l'Alliance, comme me l'indique Elisabeth Antébi, entre 1915 et 1919 (année où le président en titre de l'A.I.U. devint, jusqu'à sa mort en 1935, Sylvain Lévi, celui-là même qui amena E. B. à Meillet). Leur projet fut de recruter dans les milieux de l'Alliance des jeunes gens aptes à fournir à leurs pays d'origine des rabbins non hostiles à l'A.I.U. au contraire des rabbins orientaux. Pour connaître ceux par qui ce projet prit corps, laissons parler le fils du fondateur de l'hébreu moderne, Ithamar Ben-Avi (fils d'Éliézer Ben-Yehouda), né en 1882, arrivé pauvre comme E. B. à Paris pour y faire ses études: «le rabbin Zadock Hacoheh [Kahn]... ami du baron de Rothschild, entra dans le restaurant... avec Benedikt, l'adjoint du secrétaire Bigart qui faisait régner la terreur sur toutes les écoles de l'Alliance Israélite» [et était lui-même rabbin de formation]... A la fin du repas, Benedikt s'approcha de moi, apparemment envoyé par le rabbin Zadok Hacoheh», et dit à l'auteur de se rendre chez ce dernier qui l'aidera à entrer, lui, à l'École Normale des Instituteurs Orientaux (Éliézer Ben-Yéhouda, *Le rêve traversé* – Ithamar Ben-Avi, *Mémoires du premier enfant hébreu*. Textes précédés de *La psychose inversée* par Gérard Haddad. Paris: Desclée de Brouwer, 1998, 343-344). En ce qui concerne E. B., il a pu être recruté par l'intermédiaire des hommes de l'Alliance que connurent ses parents dans l'exercice de leur profession comme Sylvain Benedikt, Inspecteur des écoles de l'A.I.U., Jacques Bigart, le tout-puissant Secrétaire général de celle-ci, et non pas Zadoc Kahn, mort en 1905, mais son gendre Israël Lévi, qui eut une triple activité de rabbin, de Membre du Comité central de l'A.I.U. (et qui fit un voyage d'inspection dans les écoles de l'Alliance en 1907, au cours duquel il inspecta peut-être Mathatias et Marie B., et assista en 1924 à l'inauguration de l'Université hébraïque de Jérusalem), et de Directeur d'Études à l'E.P.H.E., pour la direction d'études du judaïsme rabbinique (Berg, *l.c.*, 77). En effet le n° 6 de la bibliographie d'E. B. établie par Moïnfar est: *Rabmag. Revue des Etudes Juives* 82, n°s 163-164 = *Mélanges offert à M. Israël Lévi par ses élèves et ses amis*, 55-57.

Être élève au Séminaire dans ces conditions comportait l'obligation d'exercer comme rabbin en Orient; et on comprend la colère de David Arié, dont parle Marie B., et qui fut administrateur de l'École de Jérusalem avant de devenir «économiste» (entendons comptable) de l'École Rabbinique (il n'appartient pas à la famille étudiée par Esther Benbassa et Aron Rodrigue, *Une vie judéo-espagnole à l'Est: Gabriel Arié*. Paris: Cerf 1992; Arié est un nom juif fréquent, de sens «lion», d'où la fréquence de *Lion*, *Léon* dans l'onomastique juive). E. B. à son entrée rue Vauquelin, à onze

ans, dut en effet recevoir les mêmes avertissements qu'Elie Antébi qui y entra sur recommandation de S. Benedikt. Comme le dit son frère Albert (Abraham) – en gros contemporain de Mathieu B. – dans une lettre au Président de l'A.I.U. pour l'«entretenir de son frère Elie, élève au séminaire»: «En 1897, le comité central a bien voulu l'y recevoir à titre d'élève étranger, malgré sa décision de le fermer aux Orientaux. Dans votre lettre du 1er octobre 1897 m'annonçant la décision du comité central de le préparer à la carrière rabbinique, vous me disiez: «Il est bien entendu que votre frère devra exercer plus tard ses fonctions en Orient ou en Afrique et qu'il ne pourra pas être question de le placer ou de le laisser se placer dans nos pays»... Dans toutes les villes de l'Orient qui comptent des écoles vieilles de vingt cinq ou trente ans, nous n'avons pas encore trouvé cet esprit nouveau qui devrait souffler dans toutes nos communautés. La faute en est à ce maintien de ces rabbins orientaux de l'ancienne école... Le Juif de l'Orient est resté mou, sans volonté et sans idéal... et incapable de réagir... L'école et l'atelier le sauveront, mais les résultats seraient lents si les chefs de nos communautés continuaient à recruter selon leur mode actuel. De là naquit cette idée de former en Europe des rabbins pour les communautés comme on formait des instituteurs pour les écoles. Mon frère n'est certes pas le premier de ces jeunes rabbins orientaux élevés à Paris, mais je crains de le voir imiter ses devanciers, s'adonner à l'enseignement et se fermer ainsi les portes du rabbinat...» (Elizabeth Antébi. *Albert Antébi (1873-1919) ou La Religion de la France. Lettres*. Mémoire présenté pour l'obtention d'un Diplôme de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, section des Sciences Religieuses, préparé sous la direction de M. Gérard Nahon, Mai 1996; encore inédit).

E. B. ne fut pas le seul universitaire français à sortir de l'Ecole rabbinique: qu'on songe par exemple, à Emile Durkheim (sur lequel voir Ivan Strenski, *Durkheim and the Jews of France*. Chicago & Londres: The University of Chicago Press, 1997). Il est très probable qu'il a d'abord voulu être rabbin, comme l'un de ceux qui rendirent célèbre le nom de Benveniste en Espagne, et après l'expulsion de 1492 dans les pays qui les accueillirent. S'il en est bien ainsi, il fut semblable à *L'Enfant Maudit* cité dans le texte de 1945, qui ne mit pas à exécution son intention de devenir prêtre, et à la jeune fille du livre de Rilke (p. 118): «Il est cependant inévitable qu'on se demande parfois... s'il n'eût pas été possible qu'on restât chez soi. Si l'on avait pu être pieuse, franchement pieuse en se conformant à l'allure des autres. Mais il semblait si absurde de tenter d'être cela en commun. La route, je ne sais comment, s'est rétrécie: les familles ne peuvent plus aller à Dieu»; et p. 165, «Je ne suis pas éloigné de croire que la force de sa transformation ait consisté à n'être plus le fils de personne».

Remarquable en tout cas est la démarche d'E. Benveniste, qui a voulu par ses deux textes littéraires de 1924 et 1945 (reliés entre eux par lui, on le verra) proclamer l'acquisition de sa nationalité française, en deux étapes: admission aux droits civils (3 mai 1921), et naturalisation, nécessaires la première au passage de l'Agrégation (1922), la seconde à la brillante carrière promise par ses maîtres au jeune homme qui, après deux ans d'enseignement au Collège Sévigné à Paris (1922-1924), un an de séjour en Inde, à Poona (1924-1925) et son service militaire (1926), devait succéder à Meillet à l'École Pratique des Hautes Etudes en 1927. L'article de *Philosophies* a paru le 15 mars 1924; le 28 mars, le Préfet de Seine et Oise émettra auprès du Garde des Sceaux un avis favorable à la naturalisation, qui ne sera cependant acquise que le 9 octobre: E. Benveniste n'avait pas attendu de se présenter aux autorités pour partir en Inde comme précepteur des enfants Tata. S. Lévi et A. Meillet durent alors écrire des suppliques au Ministère pour que la procédure ne fût pas suspendue.

Il ne fait aucun doute que, comme tant de ses semblables, Emile Benveniste fut heureux et fier de devenir citoyen du pays qui fut le premier, en Europe, non seulement à avoir procédé à la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen (26 août 1789), mais à avoir émancipé les Juifs (27 septembre 1791). Certains m'ont dit qu'il était indiscret de parler du judaïsme de Benveniste («Israélite agnostique», selon Christophe Charles, *Les Professeurs au Collège de France: dictionnaire biographique* (1901-1939), Paris: Editions du C.N.R.S. 1988). C'est ignorer plusieurs faits, collectifs et individuels. J'ai entendu Raymond Aron dire à la télévision qu'il ne parlait de son judaïsme que depuis l'après-guerre en raison de la Shoah, et se sentait tenu de le faire par dignité, et par souvenir des millions de morts. Et, en effet, avant la guerre, les Juifs français ne parlaient pas de leur qualité d'Israélites (comme on disait alors), sinon parfois entre eux, simplement parce qu'ils étaient Français, appartenant à une minorité comme d'autres Français à d'autres minorités, et n'avaient pas plus qu'eux à parler de leur appartenance religieuse; Français, ils avaient été à l'école de la République, et s'étaient battus pour la France. Qu'on songe seulement à l'historien Marc Bloch qui, torturé par les Allemands et fusillé en juin 1944, tomba en criant «Vive la France», et rédigea un testament dont Benveniste eût pu faire siens certains passages: «je suis né juif;... je n'ai jamais songé à m'en défendre ni trouvé aucun motif d'être tenté de le faire... Etranger à tout formalisme confessionnel comme à toute solidarité prétendument raciale, je me suis senti... avant tout et très simplement Français...» (*L'étrange défaite. Témoignage écrit en 1940*, p. 212 de l'édition Folio Gallimard, 1990). Benveniste – qui a été enseveli dans son châle de prières, et dont les obsèques comportèrent des prières en hébreu – a en effet proclamé son état d'«Israélite français», en des conditions suscitées par Marc Bloch, et qui requéraient un courage particulier, ce 31

mars 1942 où il fut l'un des vingt-huit cosignataires de la lettre rédigée par M. Bloch à l'intention du président de l'U.G.I.F.: «La France, que nous avons servie de notre mieux et pour laquelle, comme l'ont fait un si grand nombre des nôtres, nous sacrifierions volontiers, demain encore, notre sang ou celui de nos enfants, est notre patrie... Quelque cruel que soit, à l'heure actuelle, le sort de beaucoup d'entre nous, quelque menace qui pèse sur nos enfants, nous n'avons point de souci qui prime notre attachement à la France. Nous sommes Français. Nous n'imaginons pas que nous puissions cesser de l'être. Ni pour nous, ni pour nos enfants, nous ne saurions concevoir d'autre destinée qu'un avenir français. C'est cet avenir-là que nous vous demandons de préparer ou de protéger...» (p. 314-320). Et il est très probable qu'après la catastrophe, Benveniste parla des problèmes juifs avec ses amis R. Jakobson, exilé aux U.S.A., et Jean Wahl, exilé au Canada après avoir été emprisonné à Fresnes et interné à Drancy, d'où il sortit mourant (voir la *Présentation des Poèmes* de J. Wahl, Montréal 1945, Editions de l'Arbre, dont je n'ai jamais pu savoir si elles devaient leur nom à *Yggdrasill*), et qui fonda en 1946 la revue *Deucalion* à laquelle Benveniste participa en 1947.

Benveniste eut à souffrir du nazisme, qu'il dénonça à mots couverts dans une conférence faite le 20 juin 1938, et résumée dans *la Revue de synthèse historique*, fondée en 1900 par Henri Berr (sous la présidence duquel eut lieu la séance), Paul Langevin, Abel Rey. Benveniste y écrit (t. 59, février 1939, p. 16-18) sous le titre «Les Indo-Européens et le peuplement de l'Europe»: «aucun argument décisif n'étaie la thèse nordique qui connaît ces derniers temps en Allemagne, pour des raisons faciles à comprendre, une faveur renouvelée». Voici ces raisons: le 12 février 1938, le chancelier autrichien Schuschnigg avait été convoqué à Berchtesgaden par Hitler, pour qu'il fît libérer les nazis emprisonnés en Autriche; fut alors nommé Ministre de l'Intérieur Seyss-Inquart, nazi qui arrêta Schuschnigg; les 11 et 12 mars, les troupes allemandes avaient envahi l'Autriche; le 13, l'*Anschluss* avait été proclamé.

E. Benveniste fut victime du nazisme: par le pillage de son appartement et de ses manuscrits (voir *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*. Paris: Maisonneuve, 1948. *Avant-Propos*, note 1); par la déportation de son frère, dont il devait se sentir très proche par l'affection comme par l'espace: Emile habita 11 Square Port-Royal, puis 17 rue Méchain, très près d'Henri (prénom Hillel à sa naissance, le 21 février 1901, à Jaffa), 97 Avenue Denfert-Rochereau, domicile devant lequel il fut arrêté. Interné à Beaune-la-Rolande, il fut transféré à Drancy, et en partit le 23 septembre 1942 par le convoi n° 35 pour Auschwitz, d'où il ne revint pas (fiche de *Yad Vachem*, qui indique comme source d'information: Ministère des Anciens Combattants); des sources orales m'ont indiqué qu'Emile Benveniste ne se remit jamais du sort de son frère. J'ignore si Emile et sa

sœur Carmelia (morte en 1979) avaient encore des parents à Vilna où leur mère, Marie Malkenson, naquit vers 1868, et où la communauté juive fut exterminée en 1940-1943. Lui-même, après avoir été prisonnier de guerre (du 20-6-1940 au 21-11-1941) et s'être évadé, dut vivre dans la clandestinité en France, avant de s'exiler en Suisse, grâce à l'aide du Père de Menasce, qui y organisa son passage par une correspondance cryptée en pehlevi. Fils d'un grand rabbin d'Alexandrie, Jean de Menasce était entré chez les Dominicains en 1930 (et publia, peu avant, «*Quand Israël aime Dieu*», réédité avec le sous-titre «*Introduction au hassidisme*» et une *Préface* de Guy Monnot, Paris: Cerf, 1992). Iranisant comme Emile Benveniste dont il avait suivi les cours aux H. E. en 1936, il eut une vie parallèle à celle de son ami par les dates de sa naissance, 1902, de ses deux attaques, 1959 et 1969, de sa mort, 1973. En 1938, il fut nommé à l'université cantonale de Fribourg, à la bibliothèque de laquelle il obtint un poste pour Benveniste. Des rencontres quotidiennes à Fribourg entre Benveniste, de Menasce et lui-même témoigne G. Contini, *Amicizie* (Milano: Scheiwiller 1991), 139-147.

Peut-être est-ce dans cette bibliothèque qu'Emile Benveniste lut au moins certains des textes par la médiation desquels il procède à son anamnèse en 1945, où il fait sa rentrée en écriture et en littérature. Il n'a rien écrit depuis *l'Hommage à Marie-Louise Sjoestedt* (*Marie-Louise Sjoestedt (1900-1940). In memoriam...* Paris: Droz, 36-37), qui s'était donné la mort le lendemain de l'entrée des Allemands dans Paris. M. L. Sjoestedt était l'un des cinq auteurs des *Etrennes de Linguistique offertes par quelques amis à Emile Benveniste* (Paris: Geuthner, 1928), préparées en surprise, à l'instigation d'A. Meillet, pendant le service militaire du dédicataire; ces amis étaient Louis Renou, dont M. L. Sjoestedt devint la femme, P. Chantraine, l'un des auteurs de *Pierre à Feu*, ainsi que J. Kuryłowicz et R. Fohalle. Dans le texte de 1945, Benveniste va se livrer à un cryptage dont l'hermétisme ne saurait étonner de la part d'un homme rompu, dans sa jeunesse, aux commentaires talmudiques, ni d'un linguiste qui devait connaître *l'Hymne aux énigmes* (R.V. I 164), l'épithète d'Héraclite *skoteinós* «obscur, ombreux», le nom, sémantiquement comparable, du poète de l'Hymne aux énigmes *Dīrghá-tamas* «aux ténèbres Obliques», *Loxías* «Oblique», épithète d'Apollon, le dieu des oracles énigmatiques; etc.

Plus de vingt ans ont passé entre ce cryptage autobiographique et celui de 1924, recension du livre de Rilke dans *Philosophies*. Tous deux sont unis par un lien précis: la naturalisation française d'Emile Benveniste le 9-10-1924, année de cette recension; son admission à domicile avec droits civils français le 3-5-1921, année en quelque sorte commémorée dans le texte de 1945 par le renvoi fait conjointement à Claudel et J. M. Levet, comme j'essaierai de le montrer plus loin. Il est sûr, par ailleurs,

que Benveniste a voulu unir de manière très précise les énumérations d'œuvres littéraires faites par Rilke et par Benveniste, le compte-rendu de *Philosophies* et l'article de *Pierre à Feu* donnant alors deux volets de l'autobiographie: la période recouverte par le premier (années d'école secondaire et de sa sortie) s'insère entre les époques que couvre le second: retour, provoqué par l'exil qui prend fin en 1944, aux années d'un étudiant qui s'épanouit en 1921, suivies dans le texte, en ordre ascendant de l'annamène, de celles de son enfance, années d'un passé lointain constamment mis en rapport avec le passé récent des années d'exil.

Rilke, en effet, nomme des «aimantes» (nom donné par la traduction) ayant écrit des lettres ou des poèmes d'amour, en seize mentions (même nombre chez Benveniste); il se sert, pour les relier, de l'une d'elles trois fois sous le nom vague de «la Portugaise», une fois sous son nom propre de Mariana Alcoforado; auteur présumé des cinq *Lettres portugaises* publiées en français en 1669, elle est le pseudonyme d'un certain Guilleragues (1628-1685) – ce qui introduit un personnage masculin dans un ensemble féminin, toutes proportions gardées comme, inversement, les Sirènes seront le seul élément féminin de l'ensemble masculin de *L'Eau virile* –; et la liste de Benveniste comporte aussi un pseudonyme (Lautréamont: Isidore Ducasse), et même davantage, si l'on tient compte pour le livre de Levet, de l'orthographe Levey, et des pseudonymes Lance et Ary Leblond. Les diverses mentions se rapportent à des auteurs en général connus des seuls érudits, et difficiles à identifier pour les autres. L'ensemble des seize mentions, savamment structuré en fonction de deux genres littéraires choisis par l'auteur (poésie et correspondance), comprend deux groupes (ce dont Benveniste offrira un parallèle):

A) L'un est fait de neuf mentions dispersées de quatre auteurs dont deux sont répétées deux fois (G. Stampa, Héloïse) – comme les Sirènes –, une, quatre fois (la Portugaise, trois fois comme Melville/M. Alcoforado), une, une seule fois (Sappho, seule représentante de la poésie grecque, comme chez Benveniste, Homère):

1) Gaspara Stampa (poétesse italienne du XVI^{ème} siècle) et la Portugaise (p. 120 de l'éd. Betz), qui posent d'emblée l'existence des deux genres littéraires;

2) Héloïse (1101-1164, épouse d'Abélard), la Portugaise, Sappho (V^{ème} s.), p. 180, soit en chiasme avec 1) correspondance et poésie;

3) Mariana Alcoforado (p. 202), nom de la Portugaise, qui met un terme à la dispersion des cinq noms précédents, par opposition à l'ensemble suivant, lequel donne à la suite (p. 203-204):

4) une reprise (sans Sappho) des précédentes, Portugaise, Héloïse, G. Stampa, en ordre inverse de ce qui précède; en tant que groupées, elles font transition entre la fin de ce groupe A) et le groupe suivant:

B) groupe qui donne une pléiade de femmes, énumérées sans solution de continuité, chacune une fois, en deux séries répondant à la distinction poésie-correspondance de A1):

1) Cinq poétesses (la comtesse de Die, Clara d'Anduse, célèbres chez les troubadours, respectivement aux XII^{ème} et XIII^{ème} siècles, Louise Labé, poétesse française du XVI^{ème} siècle, Marceline Desbordes (-Valmore), Elisa Mercoeur, poétesses françaises du XIX^{ème} siècle), disposées en ordre nobles (sans et avec prénom) – roturières, et en ordre chronologique descendant; prenant place de ce point de vue entre les deux (mais non selon l'ordre du texte):

2) Deux auteurs de lettres du XVIII^{ème} siècle, Aissé, Julie de Lespinasse. L'ensemble des seize comprend huit mentions de poétesses et huit d'auteurs de lettres; par une autre structuration, huit femmes y sont nommées une seule fois: Sappho (la cinquième des neuf mentions de A), au centre, et la pléiade, tandis que les huit autres mentions concernent trois auteurs (G. Stampa et Héloïse, nommées chacune deux fois, et la Portugaise + M. Alcoforado, en 3 + 1 mentions) – et on pourrait trouver des exemples de structuration numérique comparables chez Homère -.

«Ce que j'ai souvent éprouvé plus tard, je le pressentis alors [à l'Académie nobiliaire] en quelque sorte, savoir: que l'on n'a pas le droit d'ouvrir un livre si l'on ne s'engage pas à les lire tous. A chaque ligne on entamait le monde. Avant les livres il était intact, et peut-être le retrouvait-on tout entier après. Mais comment allais-je, moi qui ne savais pas lire, les absorber tous?... Têtu et désespéré, je me jetais de livre en livre et me frayais un chemin à travers les pages, comme quelqu'un qui doit fournir un travail disproportionné à ses forces»: ces paroles de Malte L. Brigge (p. 175) pourraient être celles d'Emile Benveniste, qui a dû passer son temps à lire dans la bibliothèque suisse où il avait trouvé refuge. Et bien des relations unissent l'ensemble de Rilke à celui de *L'Eau virile*, tous deux prodigieusement érudits.

L'une concerne l'autobiographie, à deux degrés: chez les auteurs de correspondances choisis par Rilke, qu'elle y soit réelle (Héloïse) ou fictive (la Portugaise); et chez les deux auteurs, dans la mesure où Rilke s'identifie à Malte, et Benveniste aux personnages d'auteurs qu'il cite.

D'autre part, Benveniste s'inspire de l'énumération de Rilke: outre l'inversion féminin/masculin (adaptée à sa situation de célibataire) déjà signalée de même que l'existence de pseudonymes dans les deux listes, les mentions sont en nombre identique, seize, également réparties en deux fois huit (huit auteurs: Bachelard, Lawrence, Claudel, Levet, Melville, Shakespeare (par Ariel), Balzac, Lautréamont; et huit mentions de sujets, dont certaines par répétition: Sirènes, deux fois; Ariel, de Shakespeare et de la Bible; Enfant Maudit; Samson; Vieux de la Mer; Océan); au dédou-

blement de la Portugaise et Mariana Alcoforado répond le dédoublement d'Ariel (lui, par homonymie: Shakespeare; Bible), d'une part, et, de l'autre, celui qu'opère l'unique mention d'un auteur et de son oeuvre, «L'Enfant Maudit» (de) Balzac; les deux auteurs tantôt indiquent, tantôt n'indiquent pas, les prénoms accompagnant les noms: Rilke le fait, dans le premier groupe à l'orée de chacune des deux séries de quatre (Gaspara Stampa, Mariana Alcoforado) et, de plus, en composition circulaire pour G. S., première et dernière; Benveniste, lui, nomme J. M. Levet à la fin de son premier groupe de quatre, mais, surtout, le fait d'une façon sémiologiquement pertinente, pour annoncer le codage de ses deux prénoms qui suivra. A la mention de la Portugaise, nommée trois fois comme Melville, correspond l'inclusion de trois auteurs étrangers, de langue anglaise, comme Melville lui-même, encadré de Lawrence et Shakespeare (par Ariel).

Voici d'abord l'ensemble, indépendamment des données autobiographiques, qui sont structurées au fil des divers groupes (texte p. 43):

A) Un premier groupe de quatre:

Bachelard - Lawrence - Claudel - J. M. Levet;

il se détache de ce qui suit d'un côté parce que sa fin est signalée par la mention de l'auteur qui est le seul à être muni d'initiales, de l'autre (et surtout), parce qu'il est le seul à ne comporter aucune référence à la mythologie au contraire de ce qui suit (Sirènes - Ariel - Samson - Vieux de la Mer: deux références grecques encadrant deux références bibliques):

B) un second groupe de quatre fois trois:

a) un groupe de trois fois trois:

1) Sirènes - Melville - Sirènes

2) Ariel - Enfant maudit - (de) Balzac

3) Melville - Samson - Melville;

il se caractérise par la mise de la seule mention de l'ensemble à comporter un nom d'oeuvre et un nom d'auteur au centre de trois triplets dont le premier et le troisième comportent le nom de Melville, en chiasme, au milieu en 1), aux bords en 2);

b) un dernier groupe de trois:

4) Vieux de la Mer - Lautréamont - Océan.

L'Introduction (premier paragraphe) est bien celle du linguiste et du mythologue que Benveniste a été quasi-simultanément par exemple en 1934 et 1935: 1935, année de parution de sa thèse, *Origines de la formation des noms en indo-européen* (Paris: Maisonneuve); 1934, année de parution de *Vṛtra et Vṛdragna. Etude de mythologie indo-iranienne* (Paris: Imprimerie Nationale), en collaboration avec L. Renou, et au titre certainement calqué sur celui de *Hercule et Cacus. Etude de mythologie comparée*, thèse (soutenue en 1863) de Michel Bréal (au frère duquel je sup-

poserai qu'Ezra a emprunté son prénom Emile). Toute la «mythologie latente dans les figurations de l'eau», objet avoué de l'étude de Benveniste, est en effet enfermée entre des figures de l'eau, Sirènes et Océan, «de sexe opposé», par le linguiste, élève de Meillet, lequel, dans «La catégorie du genre et les conceptions indo-européennes» (in *Linguistique historique et linguistique générale*, réimpr. Genève: Slatkine - Paris: Champion, 1982, 211-219), a étudié en particulier «Les noms de l'eau et du feu». Il y a ici encore un codage: Benveniste écrit son article sur *L'eau* dans une revue au nom de Pierre à feu; et des textes et auteurs (Bachelard, Claudel, Ariel, Vieux de la Mer, lié au «Feu dans l'Eau») montreront qu'à l'objet explicite de l'article, l'eau, est relié implicitement le feu qui est celui des crématrices, dans ce cryptage autobiographique né de la catastrophe collective.

En surface, Benveniste choisit des auteurs de langue anglaise ou française, ce qui est déjà un codage, celui du rôle des Anglais et des Américains dans la Libération de la France (illustré par les drapeaux des bateaux du débarquement, p. 75). Ces auteurs sont agencés en un ordre chronologique ascendant, parallèlement à la remontée du temps dans l'anamnèse, comme l'indiquent ces deux listes d'auteurs de langue anglaise ou française, qui suivent le déroulement du texte:

Bachelard

Lawrence

Claudel

Levet

Melville

Shakespeare (par Ariel)

Balzac

Le Vieux de Mer nous conduit au plus ancien des poètes de la culture occidentale, Homère, non nommé. Si le dernier nommé, Lautréamont, vient troubler l'ordre chronologique, c'est parce que, l'anamnèse terminée, il tourne Benveniste vers l'acceptation de son destin à venir; et par la composition circulaire qui le rattache, nous le verrons, à Bachelard (seul vivant à l'époque de *L'Eau virile*), il le fait sortir du monde des morts pour le ramener chez les vivants.

Aux œuvres littéraires sont entrelacés des mythes des deux cultures de Benveniste, la culture biblique de son enfance, par Ariel – l'holocauste – et Samson – l'espoir –, et la culture acquise ensuite, Sirènes et Vieux de la Mer, mythes grecs dont le second a des correspondances indo-iraniennes, et qui encadrent les précédents.

Le cryptage se fait par la mise en rapport des citations et de la situation collective et personnelle, et de plus, s'agissant de cette dernière,

de codages onomastiques: prenant source dans le texte de Levet, ils nous font remonter, par Melville et Ariel, à Emile et Ezra.

Je vais essayer d'étudier ces points en suivant l'ordre de la composition littéraire.

Bachelard vient en premier à bien des titres. Le plus important est que Benveniste met en quelque sorte sous le signe de ce philosophe psychanalyste ce qui va être une anamnèse. D'autre part, en parallèle avec celle-ci, il est le plus récent des auteurs cités par Benveniste (et le seul qu'il ait pu rencontrer, peut-être dès 1922, année où Bachelard comme Benveniste passa l'Agrégation), dans une liste qui, compte non-tenu de ceux qui se cachent derrière Ariel et le Vieux de la Mer, va en ordre chronologique ascendant (Bachelard, 1884-1962; Lawrence 1885-1930; Claudel, 1868-1955; Levet, 1874-1906; Melville, 1819-1891; Balzac, 1799 -1850, sauf le dernier, Lautréamont, 1846-1870).

En troisième lieu, par la date de sa vie et le sujet de certaines de ses œuvres, Bachelard est choisi par Benveniste comme permettant de mettre en relation deux ordres d'évènements, contemporains dans le cas du philosophe; mais l'écart dans le temps croît avec les auteurs suivants: les uns, objectifs, concernent la date de parution d'œuvres que, subjectivement, Benveniste va relier aux évènements politiques qui ont conduit à sa souffrance de 1945.

Explicitement, Benveniste cite Bachelard pour *L'Eau et les Rêves* (Paris: Corti, 1940), titre conforme par l'eau à son propre article et au mythe qui vaut son titre à la revue *Deucalion*, créée par Jean Wahl en 1946 et à laquelle Benveniste donnera un article en 1947, comme il le sait peut-être déjà en 1945; et, par les rêves, au surréalisme de nombre d'auteurs de *Pierre à Feu*, surréalisme qui accordait tant d'importance aux rêves, et qu'approcha Bachelard lui-même. Implicitement, Bachelard est cité pour l'étude qu'il a menée sur le dernier des auteurs cités par Benveniste, son *Lautréamont* (Paris: Corti, 1939). C'est ici la première manifestation de la technique par laquelle Benveniste va relier des évènements littéraires à la situation politique qui l'a mené personnellement au désastre: 1939 et 1940 sont les années de la guerre et de la victoire des Allemands. Or, l'agressivité et la violence psychanalysées par Bachelard chez Isidore Ducasse vont devenir, dans le cryptage qu'en fait Benveniste, le symbole de la cruauté nazie. Ne retenons ici que sommairement des titres de chapitre et des exergues mis à certains d'entre eux par Bachelard: chap. I «Agression et poésie nerveuse» (exergue de J. Cowper Powys, *Wolf Solent*, trad. t. II p. 358: «L'homme peut tout supporter, si cela ne dure qu'une seconde»: Benveniste peut penser aux tortures, et à l'affreuse attente de ceux qui ne savent pas si les leurs reviendront des camps); chap. II «Le bestiaire de Lautréamont» (exergue d'A. de Vigny, *Stello*, 3ème éd., p.

54: «savez-vous qu'il existe une race d'hommes... armée de pinces et de griffes?»); chap. III «La violence humaine et les complexes de la culture». exergue de L.P. Fargue (poète qui a été en contact avec les surréalistes et avec J.M. Levet, cf. ci-dessous), *Espaces*, N.R.F. p. 37: «Sonnez, flèches de miel, sur les fausses portées fumantes... oreillard, fais ton portemanteau pour la nuit dans les cours chaudronnantes rayées d'animaux inconnus et de linges. Le disque se déclenche au rouge! Voici l'Homme»: la fumée, les «chaudrons» et les pyjamas rayés des déportés.

Le symbolisme de la tragédie collective donné par la psychanalyse de la cruauté de Lautréamont par Bachelard sera complété par les conséquences personnelles que Benveniste tirera de l'ode à l'Océan des *Chants de Maldoror*, comme on le verra à la place qu'occupe dans son énumération – la dernière – cet Océan.

Après Bachelard vient Lawrence; et c'est le groupement des deux auteurs qu'il faut examiner. C'est, d'abord, celui de deux auteurs de *Pierre à feu*. Gaston Bachelard y a écrit «Le Rocher» (p. 55-61); de D. H. Lawrence, *L'Apocalypse* est présentée et traduite par Thérèse Aubray (p. 25-26); ce groupement est alors comme un clin d'œil de Benveniste à son lecteur, lui permettant de comprendre que le Lawrence qu'il cite est non pas l'auteur des *Sept piliers de la sagesse*, Thomas Edward L., mais David Herbert L., sans que j'aie pu identifier, dans la vingtaine de volumes qui constituent son œuvre, celui d'où était tirée la citation de la p. 75. C'est, ensuite, l'association d'un Anglais et d'un Français, conforme à l'esprit de *Pierre à Feu* par son renvoi à la libération de la France. D'autre part, Benveniste les associe par un surréalisme bien réel pour Bachelard, grand lecteur de poètes surréalistes et auteur d'un article intitulé «Le surrationalisme» dans l'unique numéro de la revue *Inquisitions* (J. Julliard - M. Winock, *Dictionnaire des intellectuels français*. Paris: Seuil, 1996, 103), et auquel il rattache Lawrence en en citant un passage relatif à un poisson, évidemment par référence au *Poisson soluble* d'André Breton.

Enfin, la remontée dans le «temps chronique» (E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale* II. Paris: Gallimard, 1974, 70) de Bachelard et D. H. Lawrence donne le signal d'une remontée dans l'anamnèse: après le cryptage du passé immédiat de Benveniste par un renvoi à des œuvres de Bachelard proches dans le temps, par leur date de parution, du passé immédiat de Benveniste, voici que le poisson du passage de Lawrence nous fait remonter aux années 1924 et 1925 des engagements politico-littéraires de Benveniste dans sa jeunesse: 1924, année du compte-rendu de *Philosophies* qui salue l'acquisition de sa nationalité française par Benveniste, est aussi l'année de la parution du *Poisson soluble*, 1925, et celle des textes de *La Révolution Surréaliste* cosignée par Benveniste dans *L'Humanité*. La citation de D. H. Lawrence donnée par Benveniste renvoie, en même temps qu'aux années du surréalisme, aux souffrances pré-

sentes induites par la disparition d'êtres aimés: «être un poisson rapide, isolé dans les hautes mers qui sont plus vastes que la terre, farouche d'une vie froide, dans le crépuscule mouillé, avant que la sympathie ne fût créée pour nous entamer» (p. 75): «ô grand célibataire» dira la fin du texte (p. 77). La tragédie collective, elle, peut être codée par le titre de l'œuvre de Lawrence choisie pour *Pierre à Feu: L'Apocalypse*.

La technique benvenistienne d'une superposition de deux ordres de données, les unes fournies par les œuvres des auteurs qu'il cite, les autres par leur raccord analogique à sa propre situation, évoque la présence sur un tableau de la Renaissance, représentant par exemple une scène du Nouveau Testament, du commanditaire de ce tableau. Mais, de plus, structuraliste, Benveniste a procédé, entre Bachelard et Lawrence, à une distribution des données de son propre temps chronique: à Bachelard est reliée la portion de son passé écoulée entre les années de *Lautréamont* et de *L'Eau et les rêves* et 1945, année où l'on apprenait le sort des déportés; à Lawrence, par son poisson, les années d'une jeunesse heureuse. D'une façon comparable, Benveniste va raccorder à Claudel son présent douloureux, et à J. M. Levet son passé de jeune voyageur séjournant en Inde en 1924-1925, les deux auteurs qui s'opposent par leurs conceptions politiques se rejoignant en 1921 grâce à Adrienne Monnier.

De la *Ballade* de Claudel, Benveniste donne, par un truquage volontaire, une citation qui ne s'y trouve pas («Il n'y a qu'à ouvrir la bouche toute grande et à se laisser faire»); elle renvoie à deux passages du *Lautréamont* de Bachelard: p. 37, «derrière les dents, la bouche grandit; un principe qui dévore étend son appétit. La bouche est immense parce que les dents sont actives... (pour) une manière de *nourritures terrestres* (souligné par Bachelard), nourritures faites de chair et de crânes, toujours sans douceur, toujours surprises dans la joie d'écraser»; p. 134-135, illustrant «la poésie de colère... (et) sa virilité induite. Ainsi chantait Wladimir Maïakowski» [*Le nuage dans le pantalon*, trad. p. 2]: («bientôt la bouche se déchirera de cris...»). Si la citation est truquée, c'est que les personnes arrêtées par les nazis ne pouvaient rien d'autre que «se laisser faire» (Benveniste forgeant l'image d'un dentiste). Quant à la *Ballade* de Claudel «qu'il faudrait citer entière», comme je vais le faire, elle fait référence à des trains, un non-retour, une fumée qui évoquent le départ des trains pour les camps et leurs chambres à gaz; écrite en 1906, elle est tirée des *Images et Signets entre les Feuilles*, p. 311-313 des *Oeuvres complètes* de P. Claudel, tome I. *Poésie*. Paris: Gallimard. 1950.

Nous sommes partis bien des fois déjà, mais cette fois-ci est la bonne.

Adieu, vous tous à qui nous sommes chers, le train qui doit nous prendre n'attend pas.

*Nous avons répété cette scène bien des fois, mais cette fois-ci est la bonne.
Pensiez-vous donc que je ne puis être séparé de vous pour de bon? alors vous voyez
que ce n'est pas le cas.*

*Adieu, mère. Pourquoi pleurer comme ceux qui ont une espérance?
Les choses qui ne peuvent être autrement ne valent pas une larme de nous.
Ne savez-vous pas que je suis une ombre qui passe, vous-même ombre et appa-
rence?*

Nous ne reviendrons plus vers vous.

*Et nous laissons toutes les femmes derrière nous, les vraies épouses, et les autres, et les
fiancées.*

*C'est fini de l'embarras des femmes et des gosses, nous voilà tout seuls et
légers.*

*Pourtant à ce dernier moment encore, à cette heure solennelle et ombragée,
Laisse-moi voir ton visage encore, avant que je ne sois le mort et l'étranger,
Avant que dans un petit moment je ne sois plus, laisse-moi voir ton visage encore
avant qu'il soit à un autre.*

*Du moins prends bien soin où tu seras de l'enfant, l'enfant qui nous était né de
nous,*

*De l'enfant qui est ma chair et mon âme et qui donnera le nom de père à un
autre.*

Nous ne reviendrons plus vers vous.

Adieu, amis! Nous arrivions de trop loin pour mériter votre croyance.

*Seulement un peu d'amusement et d'effroi. Mais voici le pays jamais quitté qui est fa-
milier et rassurant.*

*Il faut garder notre connaissance pour nous, comprenant, comme une chose donnée
dont l'on a d'un coup jouissance,*

L'inutilité de l'homme et le mort en celui qui se croit vivant.

Tu demeures avec nous, certaine connaissance, possession dévorante et inutile!

«L'art, la science, la vie libre», ... — ô frères, qu'y a-t-il entre vous et nous?

Laissez-moi seulement m'en aller, que ne me laissiez-vous tranquille?

Nous ne reviendrons plus vers vous

ENVOI

Vous restez tous, et nous sommes à bord, et la planche entre nous est retirée.

*Il n'y a plus qu'un peu de fumée dans le ciel, vous ne nous reverrez plus avec
vous.*

Il n'y a plus que le soleil éternel de Dieu sur les eaux qu'il a créées.

Nous ne reviendrons plus vers vous.

1906.

En citant ce texte, E. Benveniste évoque la déportation de son frère Henri, parti en train de Drancy pour «un pays jamais quitté», la Pologne d'Auschwitz proche de la Lituanie de sa mère (opposé au pays d'accueil: «nous arrivions de trop loin pour mériter votre croyance»), et disparu dans le crématoire du camp; fumée et eaux de l'Envoi sont conformes aux titres de *Pierre à Feu* et de *L'Eau virile*; le refrain traduit l'obsession avec laquelle E. Benveniste songe à son frère qui ne reviendra plus vers lui; lui, il reste

avec la «certaine connaissance, possession dévorante et inutile». Si je me suis intéressée au sort d'Henri Benveniste, c'était initialement pour savoir si Mathatias et Marie Benveniste avaient eu des descendants à la seconde génération. Je n'ai pas les moyens de savoir si l'enfant du texte de Claudel donne une réponse cette question.

Un lien entre Claudel et la famille de Benveniste s'opère par 1868, année de la naissance et de Paul Claudel et de Mathatias Benveniste.

Qu'en est-il de Levet? Benveniste lui a accordé une importance particulière en le dotant, et lui seul, d'initiales, lui trop peu célèbre pour être signalé dans les dictionnaires que j'ai consultés. Je commencerai par étudier le groupement, dans le texte de 1945, de Claudel et de Levet, au mépris du fait que, dans la remontée de l'anamnèse, il renvoie à 1921, et non à 1924-1925, comme J. M. Levet, qui fournit pour l'autobiographie cryptée des informations autres que, pour la même année, D. H. Lawrence et son poisson. Les deux auteurs se retrouvent en 1906, date de la *Ballade* de Claudel citée dans *L'Eau virile* et de la mort de Levet. Le renvoi autobiographique se fait, lui, par la médiation d'Adrienne Monnier.

Levet fut révélé au public lettré par l'une des *Séances des Amis des Livres* d'Adrienne Monnier de 1921. Voici quelles furent ces séances en cette année-là: «Pourquoi nous aimons un poète», conférence par Georges Duhamel avec le concours de Blanche Albane, le Mercredi 9 février; – *Séance consacrée à Henri J. M. Levet (1874-1906). Introduction dialoguée de MM. Léon-Paul Fargue et Valéry Larbaud. Lecture de poèmes (Henri sur la carte d'admission, Henry sur l'affiche), le Mercredi 13 avril*; – séance consacrée à Paul Valéry. Dialogue sur l'architecture. Fragments. Poèmes lus par des amateurs et par Yonnel, le Mercredi 18 mai; – *Séance consacrée à Paul Claudel. Saint-Georges, poème inédit lu par l'auteur; Scène de l'Acte II de La Ville lue par Jules Romains et Adrienne Monnier; Scène de l'Acte I de Protée lu par L. P. Fargue et Adrienne Monnier; L'irréductible. La Vierge à midi, dits par Eve Francis, le Samedi 28 mai 1921; Séance consacrée à James Joyce. Conférence par M. Valéry Larbaud; lecture de fragments de Ulysses traduits par Jacques Benoist-Méchin, revus et agrémentés par L. P. Fargue, le Mercredi 7 décembre 1921, au bénéfice de James Joyce (sur la traduction d'Ulysses, dont l'idée s'imposa dès 1920-1921 à A. Monnier quand Sylvia Beach lui eut parlé de l'œuvre, voir *Adrienne Monnier. Rue de l'Odéon*. Paris: Albin Michel, 1960, 153-162). Sylvia Beach, grande amie d'Adrienne Monnier, tenait une librairie en face de la sienne, *Shakespeare & Co.*, et E. Benveniste l'a connue (lettre de C. Watkins du 23-9-1998); probablement aussi connut-il A. Monnier et peut-être assista-t-il aux séances de 1921. Je n'ai pas trouvé son nom dans le fichier de la *Bibliothèque**

de prêt d'A. Monnier, mais celui de son frère, pour les années 1938-1939 (et un «M. Benveniste» à la date du 1er décembre 1930).

Pourquoi ce renvoi à 1921 fait en 1945 par «la Ballade de Claudel, qu'il faudrait citer entière, avec celle de J. M. Levet»? Laissons d'abord de côté Levet et les résonances autobiographiques qu'y cherche Benveniste pour une autre époque de sa vie, celle où il eut 19 ans comme le Lance de Levet. Et retenons d'abord les événements artistiques et politiques auxquels Benveniste a pu être sensible.

Passons rapidement sur quelques-uns des premiers (réunis dans le tableau dressé par Michel Winock, *Le siècle des intellectuels*. Paris: Seuil, 1997, p. 809) pour cette année 1921: Mort de G. Feydeau; M. Proust, *Le côté de Guermantes* (t. II) et *Sodome et Gomorrhe* (t. I); P. Morand, *Tendres Stock*. Retenons Max Jacob, *Le laboratoire central*, non seulement parce qu'il mourut à Drancy en 1944, ce à quoi Benveniste peut penser en 1945, mais parce qu'il est un précurseur de ces surréalistes, avec lesquels eurent des rapports entre autres A. Monnier (Sophie Robert: *Adrienne Monnier. «L'esprit des livres est un sourire universel» (1892-1955)*, p. 6) et Benveniste lui-même; 1921 est une année marquée pour Breton par ses rapports avec Dada; par le vernissage de la première exposition Max Ernst au Sans pareil, tumultueux, pour le catalogue de laquelle Breton a rédigé une préface – vernissage qui a lieu le 2 mai, entre les séances consacrées à la Maison des Amis des Livres à Levet, le 13 avril, à Valéry, le 18 mai et à Claudel, le 28 mai; par la visite rendue à Freud à Vienne par Breton, le 10 octobre; par le conseil qu'il donna à Jacques Doucet – mécène qui fit de lui son bibliothécaire et son conseiller artistique – d'acquérir *Les demoiselles d'Avignon* de Picasso (édition des *Oeuvres complètes* d'A. Breton par Marguerite Bonnet, avec la collaboration de P. Bernier, E. A. Hubert, et J. Pierre, Paris: Gallimard (La Pléiade) tome I, 1988, p. XLII-XLIII).

En janvier de cette même année 1921, à la suite du congrès de Tours, Breton et Aragon se présentent au siège du «parti socialiste» (qu'on n'appelle pas encore «communiste»); ils y sont reçus par Georges Pioch, dont les propos les dissuadent d'adhérer, tandis que l'arrière-plan artistique est évidemment le même pour Aragon (qui découvre par l'intermédiaire de Sylvia Beach *Ulysses* de Joyce, et qui publie *Anicet*) que pour Breton (Aragon, *Oeuvres romanesques complètes* I. Edition publiée sous la direction de D. Bournoux avec, pour ce volume, la collaboration de Ph. Forest, Paris: Gallimard (La Pléiade) 1997, XLIII-XLIV).

Parmi les événements politiques de 1921, distinguons ceux que Benveniste a pu se remémorer en 1945 (rapports avec l'Allemagne: occupation par la France de Düsseldorf, Ruhrort et Duisbourg, en mars, et accords franco-allemands de Wiesbaden en août), et ceux

qui ont pu avoir un impact personnel sur lui dès 1921, en tout cas ceux que, pour simplifier, je vais appeler de gauche.

L'un vient d'être évoqué à propos d'Aragon et Breton: la naissance du communisme français, scindé d'avec le vieux parti socialiste français, au congrès de Tours, à la fin de décembre 1920 (voir par exemple Philippe Robrieux, *Histoire intérieure du parti communiste 1920-1945*. Paris: Fayard, 1980, chap. I *Le Parti de Tours*, p. 11-50). L'autre est le mouvement antimilitariste et pacifiste de nombreux intellectuels de gauche. Anatole France (qui soutint l'action de Jaurès contre la guerre, s'éleva contre la loi des trois ans, incarna le progressisme et le pacifisme) reçoit en 1921 le prix Nobel de Littérature; la même année, Alain, professeur à l'influence considérable, publie *Mars ou la guerre jugée*; les années 20 sont émaillées d'incidents à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm (Jean-François Sirinelli: *Génération intellectuelle. Khâgneux et Normaliens dans l'entre-deux-guerres*. Paris: P.U.F., 1994, notamment chap. X. *Le pacifisme à l'École normale Supérieure: XIV, L'affaire de la P.M.S.*); et Benveniste, qui fit la guerre de 1939-1940 comme soldat de seconde classe, a certainement participé à ce mouvement d'idées.

Du côté de la droite, retenons aussi deux faits. L'un est lié aux surréalistes et aux dadaïstes: le 13 mai, et à l'initiative d'Aragon, secondé par Breton, un «procès» est intenté à Maurice Barrès à la salle des Sociétés savantes; la question posée est notamment de savoir comment l'auteur anarchiste d'*Un homme libre* a pu devenir le champion de la Ligue des patriotes. Cette «mise en jugement de M. Maurice Barrès pour crime contre la sûreté de l'esprit» déchaîne la réprobation du public et de la presse, mais suscite aussi les réserves de Tzara et de Picabia; Aragon et Soupault y assurent le rôle de la défense, sans que leur texte, apparemment perdu, ait pu être joint au dernier numéro de *Littérature*, qui publiera en août des fragments du procès» (Aragon, éd. de La Pléiade, p. XLIII); ce numéro 20 de *Littérature*, revue créée par Aragon, Breton et Soupault, sera le dernier de la série: un conflit avec Soupault amène ce dernier à faire supprimer de la couverture les noms d'Aragon et de Breton, apparaissant ainsi comme le seul directeur de la revue (Breton, éd. de la Pléiade, XLIII); c'est à mon avis la raison pour laquelle les *Poèmes* de Levet qui devaient paraître dans *Littérature* furent édités par A. Monnier.

Par ses liens avec les milieux littéraires d'avant-garde, Benveniste a pu avoir connaissance de cette affaire, ou peut-être y songer seulement à propos de son texte de 1945. Le problème est le même pour les *Protocoles des Sages de Sion* (Norman Cohn, *Histoire d'un mythe. La «conspiration» juive et les protocoles des sages de Sion*. Paris: Gallimard, 1967, pour la traduction française par Léon Poliakov; Pierre-André Taguieff. *Les protocoles des Sages de Sion. Introduction à l'étude des Protocoles : un faux et ses usages dans le siècle. Faits et représentations*. Berg International

éditeurs, 1882): «il est à peu près certain que les *Protocoles* furent fabriqués entre 1894 et 1899, et il est très probable qu'ils le furent en 1897 ou en 1898. La grande place accordée aux affaires intérieures françaises montre qu'ils le furent en France. On peut même supposer que le lieu fut Paris... Ainsi donc le faux fut fabriqué au beau milieu de l'affaire Dreyfus, entre son arrestation en 1894 et sa grâce en 1899, à une époque où la France entière, divisée en deux camps, se passionnait pour cette affaire» (Cohn, p. 105). Or ces *Protocoles*, parus dans le *Times* du 8 mai 1920, et traduits en français par trois fois dès l'été 1920, connurent une grande popularité en France, par une quatrième traduction (due à Roger Lambelin), au début de 1921 (Cohn, p. 162-165).

Mais cette année 1921 est importante pour B. surtout d'un point de vue personnel, puisque c'est celle où, né sujet de l'empire ottoman, il va commencer à devenir français: 1921 est l'année de son *admission à domicile avec droits civils français*, le 3-5-1921, juste avant l'anniversaire de sa date de naissance (27-5-1902), et près dans le temps d'évènements que nous avons rencontrés: si le vernissage d'Ernst (2 mai) et l'affaire Barrès (13 mai, mais publiée en août) n'ont pas à être retenus du point de vue qui nous occupe à présent, il n'en est pas de même des trois séances de la *Maison des Amis des livres*, des 13 Avril (Levet), 18 mai (Valéry), 28 mai (Claudel). On verra plus loin pourquoi B. a associé en 1945 le premier et le troisième, non le second: c'est qu'ils représentent deux tendances contradictoires de la France à laquelle B. dut être si heureux de s'intégrer le 3 mai 1921 qu'il lui resta fidèle malgré les évènements de la guerre et n'émigra point après cette dernière. L'association en 1945 des deux poètes français est une manière de célébrer par l'écrit ce début de naturalisation *a posteriori* et non de manière contemporaine, comme il le fit par l'article implicitement autobiographique de *Philosophies*, le compte-rendu des *Carnets* de Rilke en 1924, publié au cours des mois où il demandait sa naturalisation; en 1921, il n'était guère en mesure de procéder à une semblable commémoration écrite: il préparait son Diplôme d'Etudes Supérieures (équivalent de notre Mémoire de Maîtrise), sur «Les futurs et subjunctifs du latin archaïque» (publié dans le *BSL* 23, 1922, 32-63 = n°1 de la bibliographie de Moïnfar), en jeune homme un peu ressemblant à Levet, et probablement «rat de bibliothèque» comme Larbaud éditeur de Levet.

Venons-en donc à ce Levet: son personnage; l'édition de ses *Poèmes*; les revues dans lesquelles ils parurent de son vivant; le changement d'orthographe de son nom, de Levet en Levey, le 13 décembre 1896.

Ce qu'on sait du poète, né à Montbrison le 13-1-1874 et mort tuberculeux à Menton en 1906, vient de Valéry Larbaud, par la *Conversation* qui occupe à peu près la moitié de l'édition de 1921, l'*Extrait de l'Annuaire*

diplomatique qui figure au début de celle-ci, et de la *Postface* de Maurice Imbert, éditeur en juillet 1987 du *Rapport sur les origines hindoues de l'art khmer* de Henry J. M. Levet, «Henry, Jean-Marie, Etienne, Levet, dit Levey» (p. 30 d'Imbert).

Valéry Larbaud était un grand admirateur de Levet (cf. *Cahiers des Amis de Valéry Larbaud*, n°12, mai 1974, dû à «M. S.» [Maurice Saillet], p. 1), et c'est à sa seule initiative qu'est due l'édition des *Poèmes* de 1921. C'est par le *Récit de la Visite aux parents de Henry J. M. Levet* (*Cahiers*, p. 3-8) faite par V. Larbaud en compagnie de L. P. Fargue à Montbrison le 2 mars 1911, récit qui prend la forme d'une conversation entre les deux amis, et sert de base à la Préface de l'édition des *Poèmes*, que nous sommes d'abord informés.

Les données qu'il fournit sont à compléter par l'*Extrait de l'Annuaire diplomatique* qui figure en p. 7 de l'édition de 1921. Une synthèse commode est fournie par Etiemble, dans un compte-rendu critique (*Valeurs*, 4 janvier 1946, 80-82) unissant Léon-Paul Fargue (*Lanterne Magique*. Robert Laffont, 1944; *Tancrede, Ludions*. Gallimard, Collection Métamorphoses, 1945); et Henry J. M. Levet (*Poèmes précédés d'une conversation* de Léon-Paul Fargue et Valéry Larbaud. Gallimard, Métamorphoses, 1943, réédition du texte de 1921, p. 82): «le poète... Henri Jean Marie Etienne Levet appartenait au corps consulaire, et mettait jusqu'en son nom qu'il cacographiait Henry Levey (on verra qu'il s'agit non d'une cacographie mais d'une orthographe à visée politique) un peu de cette ironie exotique dont sont tissés la plupart de ses rares poèmes. Comblé de dons et d'argent, il mourut tuberculeux à 32 ans. Si curieux que soient les quelques textes recueillis en volume (on y pressent un peu de ce qui fera les *Poésies de A. O. Barnabooth*), c'est la préface dialoguée qui fait pour moi le premier charme de son livre. Larbaud et Fargue y devisent de leur jeunesse, du temps où celui-ci, précisément, écrivait *Tancrede*, 'ce pauvre prélude', tandis que celui-là découvrait Walt Whitman, et que Levet faisait le voyage de Charleville pour prendre une photo du buste d'Arthur Rimbaud». Critique plus nuancée d'André Ibels, rendant compte du vivant du poète de son *Pavillon* [*La Critique* n° 56, 20 juin 1897, 127-129]: «Que n'avez-vous eu le courage de nous donner, en vos vingt ans, un livre... un vrai livre, ordonné (et non six sonnets illustrés)... dans lequel vous vous seriez montré, vous, avec vos légers plagiats, vos fautes, vos manies et votre beauté? Que n'avez-vous apporté les sucs de l'abeille, et non la faim du frelon?...».

Du recueil des *Poèmes* de 1921 voici le titre:

Henry J. M. Levet. *Poèmes*, précédés d'une conversation de MM. Léon-Paul Fargue et Valéry Larbaud. Deux poésies. - Le Drame de l'Allée - Le Pavillon (avec

la Préface d'Ernest La Jeunesse) - Cartes Postales. Portrait par Müller. A. Monnier. La maison des Amis des Livres. 7 rue de l'Odéon. Paris VIème. 1921. 83 p.

Larbaud y a laissé sa griffe: le «drapeau rouge et bleu qui figure, en guise de justification du tirage, entre la page de titre général et l'introduction... reproduit au pochoir le pavillon bicolore de la République Dominicaine, qu'il a aperçu en 1911 dans la chambre du poète à Montbrison... Plantant délibérément le drapeau dominicain à l'orée du livre, il relie, en quelque manière, les destins parallèles du poète des *Cartes Postales* et de *Barnabooth*: si l'on se souvient que le Riche Amateur est originaire du Nouveau Monde, et qu'il y retourne pour son établissement final, cette bannière écartelée d'azur et de pourpre doit être regardée comme le lieu de sa «rencontre en rêve» d'Henry J. M. Levet, maître ès escapades de Valéry Larbaud et conseiller de Sa Sérénissime République» (*Cahiers des Amis de V. Larbaud*, 12, 1974, p. 42).

Dû à la seule initiative de Larbaud, le recueil de *Poèmes* de 1921 était prêt à paraître dix ans plus tôt, comme en témoigne la partie secrète du *Journal de Quasie* relatant la visite aux parents de Levet qui forme la base de la *Conversation*. A son retour d'Alicante en juin 1919, Larbaud fait la connaissance de Louis Aragon à la *Maison des Amis des Livres*. Aragon invite Larbaud à collaborer à la revue *Littérature*, qu'il dirige, on l'a vu, avec André Breton et Philippe Soupault; en décembre 1919, Larbaud parle à Aragon des poèmes de Levet qu'il a communiqués au peintre Sunyer en Avril 1916. Aragon les lui demande pour *Littérature*; ils n'y paraîtront pas, pour une raison que j'ai essayé d'expliquer plus haut (éviction par Soupault d'Aragon); après deux mois d'interruption (mars et avril 1920), le numéro de mai de cette revue est consacré à «vingt-trois manifestes du mouvement Dada». C'est alors que Adrienne Monnier et Pierre Haour, co-fondateurs en janvier 1918 de la *Maison des Amis des Livres*, d'accord avec Fargue, offrent à Larbaud d'éditer les poèmes de Levet dans la collection «Les Cahiers des Amis des Livres». Cette publication fait l'objet d'une correspondance entre V. Larbaud et A. Monnier (Valéry Larbaud, *Lettres à Adrienne Monnier et à Sylvia Beach*, 1919-1923. Correspondance établie et annotée par Maurice Sallet. Paris. IMEC Editions. 1991: lettres 7 du 20-1-1920; 10 du 28-2-1920; 11 du 4-3-1920; 13 du 26-3-1920; 19 du 8-10-1920; 21 du 13-11-1920; 23 du 6-12-1920; 24 du 26 -12-1920; 25 du 28-12-1920; et, postérieurement à la parution du recueil, lettres 30 du 22-6-1921; 34 du 10-6-1921 [à propos de la critique de J. Romains dans *L'Humanité* où, de 1919 à 1921, J. Romains tenait le feuilleton de la poésie]). La publication des *Poèmes* fut annoncée pour octobre dans la *Bibliographie de la France* du 25-6-1920, mais fut retardée

par Fargue qui ne se décidait pas à écrire la *Préface*, et par quelques mises au point d'Ary Leblond, à propos des *Cartes Postales*.

Le livre ne comprend pas la totalité des *Poèmes* de Levet. Si la Ballade de Levet citée par Benveniste avec celle de Claudel n'existe pas, au contraire de cette dernière, Levet a bien écrit des Ballades: l'une dans *La Plume* du 1er octobre 1896, p. 626-7, à propos de Sardou, les autres dans *Le Courrier français*, en 1895-1896: *Ballade en old England* (C.F. 37, 15 septembre 1895, p. 4); *Ballade pour les repas d'hiver* (C.F. 40, 6 octobre 1895, p. 8); *Ballade pour servir d'ex-voto à Saint Antoine de Padoue* (C.F. 47, 24 novembre 1895, p. 5); *Ballade sur des usages esthétiques* (C.F. 4, 26 février 1896, p. 8); *Ballade parisienne* (C.F. 7, 16 février 1896, p. 9); *Snobisme et strabisme: triolets pour Kropotkine et Ballade pour béatifier Sardou* (C. F. 11, 15 mars 1896, p. 2); *Ballade en l'honneur de Socrate* (C.F. 14, 5 avril 1896, p. 10); *Snobisme et Strabisme: Fantaisies pour Lord Douglas. Ballade libre de rime comme de raison et de chanson* (C.F. 25, 21 juin 1896, p. 2). Ces Ballades et d'autres textes font émettre des regrets à l'éditeur des *Cahiers des Amis de Valéry Larbaud*, 12, 1974, p. 68-69: «Larbaud, dans l'intérêt louable de faire avec les *Cartes Postales* un petit recueil aussi précieux que les *Chimères* de Gérard de Nerval a délibérément écarté et regrettablement mésestimé l'œuvre de Levet chansonnier et vaudevillesque («les choses du *Courrier Français*, à part une ou deux – les dernières en date – ne valent pas la peine d'être publiées»)...».

L'édition, ainsi que le montrent la correspondance déjà citée de V. Larbaud et d'A. Monnier et les Notes qui accompagnent chacune des trois parties du recueil, est le fruit de recherches faites à la Bibliothèque Nationale, dans des revues de la fin du XIX^{ème} et du début du XX^{ème} siècles: les «Deux poésies» ont été publiées dans le *Courrier français* de 1895-1896, comme les deux premiers des cinq poèmes du «*Drame de l'Allée*», par ailleurs plaquette publiée à frais d'auteur par Charles Renaudie (achevé d'imprimer du 25 septembre 1897), et signée Henry J. M. Levey, comme tous les écrits du poète à partir du 13-12-1896; «*Le Pavillon*», publié en plaquette dans la collection bibliophile de *L'Aube*, avait d'abord paru dans la revue *L'Aube* en juin 1897 (Levey ayant fait paraître en mars 1897 une chronique «En r'venant d'la R'vue»). Pour les «*Cartes Postales*», l'édition a été plus difficile: selon les *Cahiers des amis de V. Larbaud*, 12, 1974, p. 29-31, V. Larbaud avait découvert les *Cartes Postales* non pas dans *La Grande France* (comme il est dit dans l'édition de 1921), mais dans *L'Effort* de mai 1902 (plus précisément dans une chronique intitulée «Les petites revues» et signée Marie-Louise Fallières, pseudonyme du journaliste toulousain Eugène Azémar qui connaissait sans doute Levet et dirigeait *L'Effort* sous l'autre pseudonyme de Robert de Miranda); le texte de *L'Effort* reproduit, sous des titres tronqués et sans

les noms des dédicataires, les trois *Cartes Postales* parues dans *La Grande France* d'avril 1902. Ne trouvant pas ce numéro à la B.N., V. Larbaud entra en rapport, par l'intermédiaire d'A. Monnier, avec l'un des directeurs de *La Grande France*, Ary Leblond, qui lui prêta les numéros de février à octobre 1902 manquant à la B.N. Sur les conseils d'A. Leblond, V. Larbaud poursuivit ses investigations; et il réunit finalement sous le titre de «*Cartes Postales*» des textes tirés non seulement de *La Grande France* (cinq poèmes parus en deux groupes, en avril et en septembre 1902), mais – écrits antérieurement – de *La Vogue* («*Sonnets torrides*», «*Les Voyages (triptyque)*» et «*Possession française*», 15 mars 1900), et de *La Plume* («*Afrique occidentale*», février 1901).

L'autobiographie allusive concerne ici non seulement B., mais sa famille, par une remontée dans l'anamnèse de la déportation d'Henri évoquée par le texte de Claudel à ses parents et à la famille qu'ils fondèrent, et qui fut endeuillée, une première fois, par la mort de la mère. Le transfert de contemporanéité, si j'ose dire, se fait ici non plus de Bachelard à Benveniste lui-même, mais de Levet à ses parents: ils étaient de la même génération, Levet né en 1874, Mathatias en 1868; si la date de naissance de Marie Malkenson nous est inconnue, mais doit être proche, c'est en 1895-1896, les années d'où datent les textes du *Courrier français*, qu'elle obtint à Paris ses deux brevets, élémentaire et supérieur, qui allaient lui permettre d'enseigner, l'année suivante, à Caïffa [Haïffa] où elle rencontrera Mathatias Benveniste; la date de parution d'«*Afrique occidentale*», dans *La Plume* de février 1901 donne celle de la naissance d'Henri-Hillel, le 21 février 1901; les *Cartes Postales*, d'avril et septembre 1902, renvoient, elles, à la date de naissance (27 mai) d'E. Benveniste. De plus, celui-ci met en œuvre la même technique qu'à propos de Bachelard, par la même combinaison des dates – celles des œuvres et celles de l'autobiographie – et du symbolisme d'exergues pour sa situation personnelle. On en retiendra ici deux, tirés d'une œuvre reprise dans l'édition de 1921, mais qui avait paru antérieurement, sous le titre suivant:

Henry J.M. Levey / *Le Pavillon* / ou / la Saison de Thomas W.Lance / petit poème cultique / Préface / de / Ernest La Jeunesse / (citation de Rimbaud) / Collection bibliophile de L'Aube / 26 Quai d'Orléans / 1897.

Voici la citation de Rimbaud: «C'est elle la petite morte derrière les rosiers – La jeune maman trépassée descend le perron – La calèche du cousin crie sur le sable – Le petit frère (il est aux Indes!) là, devant le couchant, sur le pré d'œillet – les vieux qu'on a enterrés tout droits sous le rempart aux giroflées»: B. a été ce petit frère qui alla aux Indes, orphelin d'une mère qu'il n'a jamais revue depuis son arrivée à Paris en 1913, année où

ses parents furent nommés à Samacoff, en Bulgarie, pays ennemi de la France pendant la guerre, et où mourut Marie en avril 1919. Au petit garçon né en un mai à Alep et triste d'être séparé de sa famille convient l'autre citation de Rimbaud, en exergue au *Poème VI, Hiver – La crémerie* («Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache / Noire et profonde où, vers le crépuscule embaumé, / Un enfant accroupi, plein de tristesse, lâche / Un bateau frêle comme un papillon de mai») -; et cet *Hiver* et cette crémerie ne renvoient-ils pas à ceux qui évoquent sa situation misérable de jeune émigré s'identifiant à Malte Laurids Brigge? A ces renvois de dates et de situations s'ajoutent pour la première fois des jeux onomastiques peut-être amorcés par le parallélisme de M(a)L(te) B(rigge) et de (E)M(i)L(e) B(enveniste), mais dont, en tout cas, on verra bien d'autres exemples. Ils sont ici fondés sur les prénoms du titre du *Pavillon* : Henry, le frère; (Jean-) Marie, la mère; Thomas, le père, par un quasi-palindrome de Mathieu, forme de prénom donnée pour Mathatias par E. Benveniste sur sa fiche d'inscription à l'École des Langues Orientales en 1922; Ernest, l'un de ces prénoms français à initiale identique à celle d'Ezdra, comme l'Etienne de Balzac et Emile. Quant au titre de l'œuvre, n'évoque-t-il pas les «pavillons» de Montmorency où la famille Benveniste, amputée de Marie, s'installa en 1922, 12 avenue Emile?

Mais surtout l'œuvre de Levet/Levey est pleine d'allusions à l'étudiant Benveniste, qui, ayant passé son baccalauréat en juillet 1918 (avec la mention «passable», et 1 en langues!), fit sa licence-ès-lettres les deux années suivantes, et son D.E.S., en 1921, suivi de l'Agrégation en 1922.

Dans les notes préliminaires aux *Poèmes*, Valéry Larbaud prend soin d'indiquer les cotes des documents dont il s'est servi à la Nationale, «à la lumière triste et désabusée» (*Conversation*, p. 30). L'étudiant Benveniste, pour préparer son D.E.S., n'a-t-il pas, lui aussi, fait des recherches à la B.N., comme c'était le cas de ceux de ma génération? Il y a en tout cas des liens plus précis, de dates et de noms, entre E. (Emile/Ezra) Benveniste et l'auteur (Levet/Levey) de *Pavillons* et de *Cartes Postales*.

Levet enserme son *Poème* entre ces deux mentions: «Thomas W. Lance (19 ans) parle» (p. 6 de la plaquette de 1897), et «Thomas W. Lance a dit (Hiver 1896-97)» (p. 27). L'auteur qui se cache derrière ce pseudonyme, né en 1874, avait réellement 19 ans lors de la rédaction de son poème. C'est aussi l'âge d'E. Benveniste l'année de parution des *Poèmes*, en 1921, où, le 13 avril, date de la séance d'Adrienne Monnier, il vient d'être mis sur la voie de «Possession française», pour reprendre le titre de l'un des poèmes de Levet paru dans *La Vogue*, par son admission aux droits civils toute proche (3 mai) du jour (27 mai) où il aura 19 ans: un âge souligné par Levet par le nom de son préfacier, La Jeunesse (auteur, entre autres, de

L'Holocauste, paru en 1898, ce à quoi B. peut penser en 1945, comme le montre le codage d'*Ariel* étudié plus loin).

S'agissant des dates et situations, et pas encore des noms, c'est au Benveniste de 1924-1925 que renvoient les *Cartes Postales* de Levet (vantées par Valéry Larbaud dans la *Conversation*, p. 12-13) et son *Rapport sur les origines de l'art khmer* (Paris: Maurice Imbert: juillet 1987). Dans sa *Postface*, M. Imbert nous apprend que Levet demanda à son père, député pendant cinq mandats et fils du député de Haute-Loire, qu'il lui procurât les autorisations nécessaires à un grand voyage, si possible presque gratuit. Georges Levet obtint du Ministère de l'Instruction publique qu'Henry fût chargé de mission, reçût une allocation, et que la Compagnie des messageries maritimes lui consentît une réduction de 30 % sur le prix du billet. Le jeune homme s'embarqua fin novembre 1897 à Marseille pour Saïgon, via Colombo et Calcutta, et raconta son voyage dans les *Cartes Postales*. Revenu en juin 1898, il travailla à son rapport qui, selon le directeur de l'École coloniale, «n'a qu'un seul mérite, celui d'être court... C'est un travail dépourvu de toute valeur». Benveniste avait sensiblement le même âge quand il séjourna en Inde, en 1924-1925: comme l'indique Sylvain Lévi (lettre du 10 juin 1924 expliquant l'absence de France d'E. Benveniste au moment de sa demande de naturalisation): «le consul de France à Bombay, qui se trouve être mon fils, m'avait écrit et télégraphié pour me signaler l'intérêt considérable qu'il y avait à satisfaire la demande de M. R. D. Tata, qui réclamait un précepteur distingué pour diriger l'éducation de ses jeunes enfants récemment revenus de France. M. R. D. Tata est une des plus grandes personnalités du monde de l'industrie et de la banque dans l'Inde; il est le membre le plus éminent de cette communauté parsie qui garde avec une fidélité touchante le culte de la France, patrie du glorieux Anquetil -Duperron qui a découvert et remis en lumière les livres sacrés de Zoroastre. J'ai pu moi-même au cours de mon séjour à Bombay en 1922 voir de quel prestige la France jouit encore dans cette communauté active et éclairée. M. Benveniste est orienté vers les études iraniennes; il s'est voué à la Perse ancienne et à ses vastes annexes; sa présence... prolonge et développe l'effort que j'ai tenté...». Le «rapport» de B. sur son séjour donnera les quatre conférences prononcées à la Sorbonne en 1926, sous les auspices de la Ratanbai Katrak Foundation, et réunies, en traduction anglaise, sous le titre «*The Persian religion according to the chief Greek texts*», Paris: Geuthner, 1929.

Après les âges et situations, les jeux onomastiques.

Les uns sont allusifs, comme, déjà vus, les renvois, par les prénoms du titre du *Pavillon*, à la famille de B. Deux autres jeux peuvent être contenus dans le passage de la *Conversation* où Valéry Larbaud parle des *Cartes postales* (p. 12-13): «J'en parlai à mes amis, à ceux de ce petit groupe qui s'était formé quelques années plus tôt sur les bancs du Lycée Henri IV, et

qui allaient bientôt fonder, avec l'aide d'une belle et imposante princesse étrangère – italienne ou roumaine je ne sais plus –... *L'Oeuvre d'Art International* : Raymond Meunié, Marcel Clavié, Francesco Zeppa... et naturellement, Mécislas Golberg, qui était de toutes les avant-gardes, et qui jouissait, parmi nous, tout juste sortis des boîtes, d'un certain prestige... A cette époque là, Levet devait être à Manille. Pendant ce même été j'allai voir Marcel Ray à Munich et je me souviens de lui avoir récité ces «*Cartes postales...*». D'une part, E. Benveniste ne se revoit-il pas un peu sous le masque du plus brillant des étudiants qu'il a pu être en 1921, ce *Golberg*, qui peut lui évoquer par ailleurs les *Goldberg* de l'entourage des Malkenson à Vilna, et fournir une sorte de pseudonyme, «à la montagne d'or», à l'étudiant désargenté qu'il a été? D'autre part *Marcel Ray*, par la consonance de son nom, ne lui évoque-t-il pas, en 1945, *Man Ray*, le photographe surréaliste, dont le nom est le pseudonyme d'Emmanuel Radensky, et qui débarqua des U.S.A à Paris le 4 juin 1921?

Les changements de noms sont, eux, bien réels. En 1924, *Ezra B.* (nom porté sur le dossier de naturalisation conservé aux Archives Nationales) va devenir officiellement *Emile B.* (mais Georges Redard me signale oralement [octobre 1999], que lorsqu'il corrigeait des épreuves, E. Benveniste biffait l'*Emile* imprimé au profit de E.). Un tel changement de nom par acronymie est d'un type usuel: il est à l'origine du nom même de *Benveniste*, créé sur l'hébreu *Baruch* «Béni»; du choix du prénom *Henri* par *Hillel B.*, ou de celui de *Haiim*, par le linguiste israélien *Haiim Rosén*, appelé à sa naissance, à Vienne, *Heinz Rosenrauch*, ou encore de nombre de faux noms imaginés pendant la guerre. Levet, lui, changea, toujours selon le même principe de conservation de l'initiale, de nom par deux fois. D'abord, très jeune auteur du *Pavillon*, il prit, on l'a vu, le nom de *Lance*, par jeu de mots sur le jeune homme qui se «lance», un jeu favorisé par la mode des pseudonymes, cf. Henry Celleriel, «Le pseudonyme chez les jeunes», *L'Oeuvre d'Art International*, juillet-août, 1902, p. 106-108 (mode dont on a déjà vu l'exemple de Marie-Louise Fallières / Robert de Miranda / Eugène Azémar, et dont on verra celui des journalistes Leblond). Ensuite, il changea l'orthographe de son nom, *Levet*, en *Levey*, lequel évoque Lévy, par une démarche inverse de celle qui fit d'Ezra un Emile. Ici, il s'agit d'autre chose que d'une mode: un acte qu'en termes actuels on appellerait de solidarité. La date de ce changement, 13 décembre 1896, me paraît en effet s'expliquer par certains des événements de *L'Affaire* (Jean-Denis Bredin, Paris: Julliard, 1983), dont ce changement est contemporain, en cette année 1896 qui est celle du «petit bleu», en mars (Bredin; p. 141); de l'identification par Picquart de l'écriture du bordereau qui fit condamner Dreyfus en 1894 comme étant celle d'Esterhazy, en août (p. 146-149); de la publication par *L'Eclair*, les 10 et 14 septembre, de détails jusque-là inconnus du public sur le déroulement du procès

de 1894, et, à sa suite, de la pétition adressée par Lucie Dreyfus le 18 septembre au président de la Chambre des députés, et sa reproduction dans les journaux (p. 161-164); de l'envoi aux parlementaires, aux grands journalistes parisiens, à des personnalités diverses, par Bernard Lazare, les 7 et 8 novembre, de son opuscule *Une erreur judiciaire. La vérité sur l'affaire Dreyfus*; de la publication par *Le Matin*, le 10 Novembre, du fac-similé du bordereau (p. 168-169).

Cette interprétation de la prise de nom de Levey est conforme aux orientations politiques de Levet, qui le rapprochent de Benveniste. D'après les *Cahiers des Amis de Valéry Larbaud*, 12, 1974, 69-60, le père de Levet siégea à la Constituante de 1848 (comme Valéry Bureau des Etiveaux, grand-père de Larbaud), et fut, de 1879 à 1910, député républicain de la Loire, l'emportant à chaque élection sur le candidat réactionnaire. Georges Levet avait alors lieu d'être fier des débuts de son fils unique au *Courrier français*, journal fondé en 1884 par Jules Roques, aux opinions quelque peu libertaires et socialisantes; et, parmi les collaborateurs du *Courrier Français*, certains travaillaient pour la «bonne cause» comme Franz Jourdain (père de Francis), Clovis Hugues, poète tribun, Jules Roques lui-même, dans leur soutien des réfractaires non amnistiés et des artistes non décorés. Ne songe-t-on pas ici au Benveniste membre du groupe *Philosophies* et cosignataire de l'Appel à l'insoumission pendant la guerre du Rif en 1925?

On voit alors pourquoi B. associe en 1945 Levet et Claudel: ils représentent la France en ses deux aspects, la France laïque et républicaine à laquelle il fut si heureux et si fier d'appartenir à l'époque des séances d'Adrienne Monnier consacrées à l'un et à l'autre; une certaine France catholique de droite qui coûta la vie à son frère. Levet, né dans la France profonde, fils d'un député républicain, use de «catholique» et de «français» par une référence probable à l'Affaire Dreyfus, mise sous la plume de son double, au pseudonyme de *Lance* (et non de lui-même): il précise, dans le *Pavillon*, que «Thomas Lance appartient à la religion catholique» et fait suivre le titre du «Conte préliminaire» du *Pavillon* de la note «d'un rhéteur français» (Alphonse Karr); et il écrit dans des journaux dont les titres se rattachent à la France, en deux aspirations contraires de celle-ci par leur contenu: le *Courrier français*, socialiste et libertaire; *La Grande France*, aux directeurs de laquelle Larbaud hésita à demander les textes qui manquaient à la B.N. au moment de la correction des épreuves des *Cartes Postales*: «pour des raisons naguère évidentes, mais qui appellent aujourd'hui une brève explication, cette démarche répugne, semble-t-il, à Larbaud et à Fargue. Déjà mal à l'aise à la N.R. F., où Rivière et Gide ont quelque peine à réfréner le prosélytisme martial d'un Ghéon et d'un Schlumberger; nos deux potassons le sont davantage encore, s'il se peut, devant un tandem littéraire qui, depuis la lointaine et modeste *Grande*

France, s'est principalement illustré dans le «roman colonial» et l'hagiographie patriotique» (*Cahiers des Amis de Valéry Larbaud* 12, 1974, p. 29). Ce «tandem» est celui de Marius et Ary Leblond, encore deux pseudonymes (en L- comme Lance/Levet/Levey, et autres La Jeunesse), les réunionnais Georges Athénas et Aimé Merlo (*Ary Leblond* évoquant «le blond Aryen» - Maurice Ollender me signale oralement [novembre 1999] que l'emploi politique de *aryen* est possible à l'époque de ces changements de noms -). Quant à Claudel, il unit en lui-même aussi deux aspects de la France, avec un point de départ opposé à celui du poète qui prit le nom de Levey: manifestant toujours son attachement à son pays, «ce catholique de droite fut d'un bout à l'autre un diplomate de gauche... cet antisémite de jeunesse manifeste à l'égard des Juifs persécutés une courageuse solidarité, et l'auteur des *Paroles au Maréchal* (27 décembre 1940) ne se prive pas ensuite de dénoncer la collaboration et le pétainisme lui-même» (Jacques Julliard - Michel Winock, *Dictionnaire des intellectuels français*. Paris: Seuil. Octobre 1996, 268-269). «La Ballade de Claudel, qu'il faudrait citer entière, avec celle de J. M. Levet»? La propre Ballade d'Emile Benveniste; son envoi? «Des images de stérilité, des visions d'angoisses et de supplices... le contraire de tout ordre humain» (*L'Eau virile*, p. 74).

Après les deux paires de Bachelard et Lawrence, Claudel et Levet, la répétition de Melville, cette fois sans succession dans le texte, mais encadrant les quatre noms de personnages: les Sirènes, Ariel, l'Enfant maudit, Samson, dont le premier et le dernier, venus de citations de Melville, conduit du désespoir à l'espoir d'une reconstruction collective en 1945, suivie, par Lautréamont, de la résolution personnelle de B. d'assumer son destin, et dans l'anamnèse, de la culture grecque de B., à ses culture et nom hébraïques.

Avec Melville, se poursuit la remontée dans le temps du roman de langue anglaise, qui ajoute à l'anglais Lawrence un Américain, complétant ainsi l'éventail des libérateurs de la France. Mais surtout, les deux citations de l'auteur vont introduire le thème de la persécution des Juifs. Cité sans initiale, c'est non Sir James, mais Herman Melville (1818-1891), sur lequel voir par exemple Marc Richir, *Melville*. Suivi d'un choix de textes (Paris: Hachette, 1996). Il est l'auteur de *Moby Dick or the White Whale* (1851).

Les transpositions autobiographiques se font, ici comme ailleurs, par la médiation des situations et des jeux onomastiques.

Des situations, l'une est donnée par le sujet même de *Moby Dick*.

C'est l'histoire de la lutte de l'homme contre les puissances du mal incarnées par la baleine. Au contraire, Achab veut dominer le désordre du monde, donner une signification à la vie, vaincre le mal; malheureusement-

ment, loin de triompher, il meurt victime de la baleine. De symbolisme clair, l'affabulation se double d'un codage onomastique, de symbolisme précis en 1945: Achab, septième roi d'Israël (874-853), est l'époux de Jézabel (cf. Racine, *Athalie*, Acte II. scène 5); fille d'un roi de Tyr, elle introduisit à Samarie officiellement le culte païen de Phénicie, ce qui entraîna une persécution contre les Juifs.

L'autre transposition conduit de ce passé biblique au présent de la catastrophe: l'allusion aux Sirènes, qui se rattachent par ailleurs au texte donné par G. Audisio à *Pierre à Feu*, se rapporte à la tragédie collective par le texte même de l'*Odyssée* (12. 39-46; 176-200): mourir ou fuir, selon Ulysse (156-157: «je veux vous dire, moi, que c'est en connaissance de cause que nous devons mourir, ou, ayant échappé au trépas, fuir la mort violente»); sort de ceux, qui ont succombé sans retour (43): former un charnier (cf. 45-46: «tas d'os, de chairs putréfiées, de peaux rétrécies»); et à la tragédie personnelle, par la citation de Melville: tentation du suicide, qui permet au moins d'avoir une tombe («Dressez votre pierre tombale dans le cimetière»), au lieu de disparaître dans «*Nuit et Brouillard*»; et destruction d'une famille comparable à celle de Benveniste (trois enfants, une mère morte la première, un enfant disparu). Tirée du chap. XCII de *Moby Dick*, la citation de Melville est en effet précédée de ceci (trad. L. Jacques, J. Smith, J. Giono. Paris: Folio Gallimard, 1980, 624-625): «c'était un vieil homme qui, sur ses soixante ans avait rencontré, sans plus jamais les quitter, la tristesse et la ruine. Il avait été... renommé, bien fourni de travail; il avait possédé une maison et un jardin; il avait serré dans ses bras une jeune femme aimante et tendre et trois enfants robustes et gais... Mais une nuit, sous le couvert des ténèbres, et caché sous un déguisement très habile, un terrible voleur s'était introduit dans sa maison heureuse, et l'avait dépouillé de tout, lui et les siens... La mort cueillit quelque vertueux frère aîné sur le joyeux travail duquel reposait entièrement la responsabilité de quelque autre famille et elle laissa debout le plus qu'inutile vieillard... A quoi bon tout raconter?... La mère s'effondra dans l'herbe longue du cimetière...; et le vieillard, sans maison, sans famille, s'en fut trébuchant, vagabond en deuil...». Ici, comme dans le cas de la citation de Lautréamont (et probablement de Lawrence, si la citation qu'en fait Benveniste pouvait être replacée dans l'oeuvre de l'auteur), le choix du passage opéré par Benveniste ne se comprend qu'en fonction du contexte où il se trouve, sans que Benveniste cite ce dernier.

Avec Melville se poursuivent par ailleurs les jeux onomastiques amorcés par la mise en relation d'Ezra-Emile et de Levet-Levey: le nouveau prénom *Emile* est contenu comme anagramme dans le nom de *Melville*, et est peut-être choisi par référence à l'origine du nom de Bréal. On peut se demander en effet pourquoi Ezra a choisi ce prénom plutôt que par exemple

Etienne. Ce choix ne me paraît pas sans rapport avec son inscription aux Hautes-Études: le fondateur de la grammaire comparée des langues indo-européennes y fut Michel Bréal, maître de Saussure, lequel fut le maître de Meillet, dont B., fut l'élève; et Michel eut pour frère un Emile.

L'origine du nom de *Bréal* est discutée. Paul Lévy, *Les Noms des Israélites en France. Histoire et Dictionnaire* (Paris: P.U.F. 1960), p. 114, indique trois possibilités: 1) «Lettres tirées au sort (?)» (Mendel, *REJ* 90, 1950, 252); 2) «initiales des parents et grand-parents (?)» (Dauzat, *Les noms de famille en France*, Paris: Payot, 1949, 252), en l'occurrence B(enjamin) – R(uth) – E(lie) – A(braham) – L(evi) (lettre de G. Bergounioux, 10-10-1998); 3) anagramme de Ben Reb Arje Lévi. Cette dernière est d'un type bien connu dans la tradition juive, qu'illustrent, par exemple, les noms de *Rashi* (Rabbi Shlomon Yitzhaki), *Rambam* (Rabbi Moïse ben Maïmon, c.à.d. Maïmonide), ou du Becht (Rabbi Israël Baal Chem Tov). Je crois, cependant qu'il s'agit d'une autre anagramme, fabriquée par le père de Michel Bréal toutes proportions gardées comme les fils de *Ber Sonnenberg*, grand-père d'Henri Bergson, prirent le nom de Berek's Sohn, d'où Berksohn et plus tard *Bergson* (Philippe Soulez – Frédéric Worms, *Bergson*. Paris: Flammarion, 1997, p. 26-27), anagramme-palindrome du nom d'origine, en quelque sorte yiddischisé par la finale *-son*.

D'origine juive allemande (et parlant allemand à ses enfants à Paris), Michel Bréal a rédigé quelques notes biographiques pour ses enfants (*Catalogue établi par Marc Décimo pour l'exposition accompagnant le colloque Bréal et le sens de la sémantique* tenu à l'Université d'Orléans, du 29-9 au 12-10-1997, note 69, p. 72). Son père était né à Pirmasens, en 1789, d'*Abraham Magol* fils de *Magol Liebmann*; il échangea son nom en Allemagne pour celui d'*Abraham Pirmasenaer*, ethnique tiré du nom de son lieu de naissance, puis en France pour celui d'*Auguste Bréal*. Sont frappants les faits suivants:

A(uguste Bréa)l et *A(braham Mago)l* sont tous deux enfermés entre *A* et *L*;
A(uguste) a la même initiale que *A(braham)* (cf. Ezra et Emile, etc.);
A.Br(éa)l commence et finit comme *Abr(aham Mago)l*;
(Br)éa(l) a deux des trois voyelles de *(Li)e(bm)a(nn)*.

Le nom ainsi obtenu a l'allure bien française du toponyme *Bréal* (Ille-et-Vilaine, etc.: A. Dauzat, *Dictionnaire étymologique des noms de famille et prénoms de France*. Paris: Larousse, 1951, 64), selon la coutume onomastique fréquente chez les Juifs qui consiste à prendre un toponyme pour nom de famille (*Trêves, Spire, Worms, Carcassonne*, etc.). Est alors recréée entre les toponyme et pseudonyme *Bréal* un lien de même nature qu'entre *Pirmasenaer* et *Pirmasens*. Auguste Bréal, avocat qui fit ses étu-

des à l'université de Munich où il reçut des prix, était assez cultivé pour inventer ce jeu. C'était un «homme de grand mérite» selon son fils Michel (*l.c.*, n. 12, p. 32), qui dit à ses enfants (*l.c.*, n. 69, p. 72): «Aucun état civil n'ayant existé pour les Israélites avant la Révolution, il ne faut pas vous étonner de la diversité des noms».

De la reconstruction proposée ont disparu les *M* de *M*(agol) et *Li* de *Li*(ebmann). Ils sont employés dans les prénoms des trois enfants d'Auguste Bréal et Caroline Worms, nés dans l'ordre:

M(ath)il(de), qui a de plus le *Ma* de *Ma*(gol), (Lieb)*ma*(nn), (Pir)*ma*(senaer) et cf.
(Abrah)am;
Mi(che)l,
(E)*mil*(e),

les *l* et *i* des trois enfants se retrouvant de plus (par hasard?) dans le prénom de leur mère; la tradition onomastique des Bréal fera que Michel donna à sa fille un prénom rimant avec celui de sa sœur Mathilde: *Clotilde* (ensuite orthographié *Clotilde*). L'hypothèse ici proposée pour expliquer le nom d'A. Bréal et les prénoms de ses enfants a un parallélisme dans le pseudonyme de Man Ray fondé sur (Em)man(nuel) Ra(densk)y. Ce peut-être en tout cas à Emile Bréal (centralien qui devint préparateur de physiologie végétale à l'E.P.H.E. dans un laboratoire du Muséum d'Histoire Naturelle) qu'Emile Benveniste put emprunter son prénom; cette hypothèse a pour elle que les deux hommes étaient alors liés par *Emile B.*

Après les Sirènes – Melville – les Sirènes, avant Melville – Samson – Melville, voici, mis en relief par cet encadrement, *Ariel* et *L'enfant Maudit* de Balzac. La citation d'*Ariel* (p. 76) vient de la *Tempête* de Shakespeare, I/2, 394-401 (je dois cette identification, avec d'autres renseignements, à André Crépin, lettre du 1-9-1998, que je remercie). La remontée dans le temps de la littérature de langue anglaise (Shakespeare après Lawrence et Melville) continue à être parallèle à la remontée dans le temps de l'anamnèse personnelle, conséquence de la tragédie collective.

Et, d'abord, cette dernière. La citation appartient à une complainte funéraire (trad. P. Leyris et E. Holland, éd. de la Pléiade, Paris, 1952):

Par cinq brasses sous les eaux.
Ton père étendu sommeille.
De ses os naît le corail,
De ses yeux naissent les perles.
Rien chez lui de périssable
Que le flot marin ne change,

En tel ou tel faste étrange,
Et les nymphes océanes
Sonnent son glas d'heure en heure.

Le mal n'est cependant pas loin de cette «mort immortalisante, qui n'est pas anéantissement»: Ariel est le symétrique de Caliban le Mauvais (anagramme du «Cannibale» de Montaigne) – et William Golding s'en est inspiré dans son best-seller *Lord of the Flies* pour décrire la mort d'un enfant.

De plus, c'est Ariel qui a déclenché «*La Tempête*» (titre en accord avec la situation de la guerre, comme «*L'Apocalypse*» de Lawrence), et avec elle le feu, celui de la *Pierre à feu*, et celui de l'holocauste, qui vient compléter l'eau de la citation: il répond plus haut, dans la même scène, à la question de Prospéro («Esprit, as-tu réglé la tempête de tous points selon mes prescriptions?»): «sur le vaisseau,... j'ai fait flamboyer la terreur. Parfois je me divisais et brillais de toutes parts: sur le mât de hune, sur les vergues, sur le beaupré, j'allumais des flammes distinctes qui bientôt se rencontraient pour s'unir... le feu, le fracas rugissant de la tempête sulfureuse semblaient assiéger le tout puissant Neptune...».

Et par l'association à ce thème du feu d'une chaîne d'homonymes, l'Emile du groupement précédent va remonter à l'Ezra qu'il fut dans son enfance, par la première des deux mentions bibliques de l'ensemble (l'autre sera Samson); elle le ramènera en même temps à l'Iranisant qu'il eut le loisir d'être avant l'exil et celui qu'il redevint après lui, opérant ainsi la jonction entre ses deux cultures, la culture biblique de son enfance et celle des langues indo-européennes.

Derrière l'Ariel de Shakespeare, se cachent quatre références juives. D'une part, dans la Kabbale, le nom peut désigner des anges mauvais évoquant ici les bourreaux qui, comme l'Ariel de *La Tempête*, ont «fait flamboyer la terreur». D'autre part, s'agissant des victimes, il renvoie et à Jérusalem et à Ezra, comme toponyme fondé sur un appellatif pour la première, anthroponyme pour le second.

D'un côté *Ariel/Ariel*, est toponyme et appellatif dans le *Livre d'Isaïe*, 29.1-2.

Malheur à Ariel, Ariel,
cité où campa David!
Ajoutez une année à l'année,
que les fêtes fassent leur ronde
et je réduirai à l'angoisse Ariel
qui deviendra plainte et gémissément
et sera pour moi comme un ariel,

trad. E. Dhorme (*Bible de La Pléiade*. Paris: Gallimard, 1959), pour qui *Ariel* est le nom donné ici à Jérusalem selon les Massorètes, et *ariel*, appel-

latif, désigne la base d'un autel, sans doute son foyer où étaient consumées les victimes. La translation de l'appellatif en nom propre où est contenu par anagramme le nom d'*Ariel* induit une comparaison entre Jérusalem et ce foyer où les victimes immolées gémissent: l'holocauste (au sens qu'a ce terme s'agissant d'un sacrifice dans la Bible) est alors celui des Juifs (au sens qu'a pris ce terme pour l'extermination des Juifs par les nazis).

D'un autre côté, voici qui, de plus, nous rattache à l'auteur. *Ariel* est aussi un anthroponyme (*Genèse*, 46. 16; *Nombres*, 26.15), et notamment le nom d'un chef convoqué par Ezra (*Livre d'Ezra*, 8.16); et *Ezra* est le prénom donné par ses parents à Emile. Cette interprétation a pour elle que, comme Emile par ses travaux, Ezra est lié à l'Iran par sa vie: Ezra (Esdras) vivait au Vème s. en Babylonie à la cour perse où il était secrétaire chargé des affaires juives. En 398 (ou 427?), il partit pour Jérusalem avec quelques milliers de personnes, pour rétablir la loi de Moïse, que les milieux sacerdotaux de l'Exil venaient de rédiger à partir des traditions antérieures. Aidé par Néhémie, gouverneur de Judée, il fit achever la construction du second temple de Jérusalem.

Dans les jeux d'anagrammes, enfin, *Ariel* opère la jonction entre *Ezra* [Ar(iel)] et *Emile* [(Ar)iel].

Après cette jonction qui ne devient officielle qu'en 1924 (où le dossier de naturalisation des Archives Nationales porte encore *Ezra*), la remontée dans l'anamnèse s'exprime par les souvenirs d'enfance codés par *L'Enfant maudit* de Balzac. Par Balzac prend fin, aussi, la remontée dans le temps biographique des écrivains de langue française, après Bachelard (le seul vivant à l'époque de *L'Eau virile*), Claudel (texte de 1906), Levet (étudié ici pour la signification que pouvait avoir pour Benveniste la date de parution, 1921, de ses poèmes, mais né en 1874): Lautréamont ramènera Benveniste au présent. Avec *L'Enfant maudit* se retrouvent des jeux onomastiques et des correspondances données, sinon par l'exergue, du moins par la dédicace, ainsi que par la situation.

Les jeux onomastiques établis sur la base des cinq *L* de Levet, Levey, Lance, La Jeunesse, (Ary) Leblond, et continués par les codages d'Emile/Melville, Ezra/Ariel, s'estompent dans *L'Enfant maudit*: le héros s'appelle *Etienne* avec *E*; il doit sa naissance à un *Beauvouloir*; il a non une sœur, mais une fiancée, la fille de ce dernier, *Gabrielle Beauvouloir*, dont le nom évoque celui de la sœur Carmélia tandis qu'une page après la mention de *Benvenuto* (Cellini) est nommée – à deux reprises – la robe *carmélite* de la jeune fille (*La Comédie humaine*, t. IX, p. 720-721 de l'éd. de La Pléiade, Paris: Gallimard, 1950).

La dédicace *A Madame la Baronne James Rothschild* peut contenir deux références autobiographiques. L'une tient au fait que le jeune héros de Balzac a du mal à survivre comme le petit garçon qui faillit mourir

d'une pleurésie hémorragique, dont il resta malade plusieurs mois (lettres de sa mère du 28-2-1909, et 15-4-1909 pour demander un poste à l'hôpital Rothschild de Jérusalem afin d'y faire soigner l'enfant); une autre au rôle joué par le fils de James, le baron Edmond de Rothschild, à l'instigation du grand rabbin Zadoc Kahn, dans la formation, au Séminaire, de jeunes garçons recrutés dans les milieux de l'A.I.U., et dans le financement du Séminaire par l'A.I.U. (si bien qu'il ne faut peut-être pas prendre trop au pied de la lettre l'expression «boursier» de l'Alliance employée par Marie Benveniste pour son fils).

Quant à la situation, c'est pour E. Benveniste comme pour *L'Enfant maudit* celle d'une mère et d'un fils qui s'adorent: la mère joue un grand rôle dans l'éducation intellectuelle de son fils, promis à la prêtrise sans que ce projet aboutisse; elle mourra jeune (comme celle du héros de Rilke et la «jeune maman trépassée» de la citation empruntée à Rimbaud par Levet), peu après les seize ans de son fils, comme celle d'Emile. Comme dans la famille Benveniste, il y a trois adolescents, deux garçons et une fille (ici, la fiancée). Enfin, le père mourra sans descendance.

La remontée dans le temps opérée par Ariel et *L'Enfant maudit* de Balzac est encadrée par les deux triades Sirènes - Melville - Sirènes / Melville - Samson - Sirènes, en chiasme, et dont les messages s'opposent. Le *Samson* qui, dans le déroulement de l'énumération mythique suit l'autre référence biblique Ariel, laquelle est précédée des Sirènes, est porteur non du désespoir propice au suicide comme ces dernières, mais de jours meilleurs: Samson personnifie la résistance d'Israël aux Philistins; et ses prouesses constituèrent un motif d'espérance pour les Juifs. Proches sont les jours où l'exilé pourra reprendre ses tâches d'antan.

Le passage se fait par le *Vieux de la Mer*, *Lautréamont*, et son ode à l'*Océan*. Dans l'énumération mythologique, le premier ferme en composition circulaire la boucle ouverte par les Sirènes, et qui enferme les deux mentions bibliques, Ariel et Samson, entre deux mentions grecques s'opposant comme pluriel / singulier, féminin / masculin, mortelles / bienfaisant. E. Benveniste joue encore ici des textes et des noms.

Le texte est celui de l'*Odyssée*, 4. 349-570. Ménélas, victime d'un calme plat, ne peut rentrer chez lui. La fille du Vieux de la Mer lui conseille de demander à son père, Protée, son chemin par la mer poissonneuse (390: je n'irai, jusqu'à rapprocher cet *ikhtuóenta* du poisson surréaliste), et même, s'il le désire, ce qui est arrivé de bien et de mal chez lui (391-392); et le roi de questionner le dieu (*Od.* 4. 487-490): «de tous les Achéens qui partirent indemnes sur leurs vaisseaux et que Nestor et moi laissâmes à notre départ de Troie, qui a péri d'une sombre mort sur son navire? qui se trouve dans les bras d'êtres chers après avoir enduré jusqu'au bout la guerre?»; et le dieu de répondre (trad. Bérard): «à quoi bon

m'interroger ainsi? mieux vaudrait ignorer... Avant qu'il soit longtemps, tu vas pleurer... car beaucoup ont péri, si beaucoup sont restés».

Le nom du Vieux de la Mer, *hálíos gérōn nēmertēs* «sans faute», (comme Benveniste qui n'est pas responsable de sa situation) est un objet d'étude pour un comparatiste indo-iranisant épris de mythologie. Il est complémentaire de l'i. ir. *apām nāpāt* «descendant des eaux», à l'origine métaphorique de l'embryon «qui descend des eaux» de la mère (accouchant accroupie); dans le mythe grec, le *hálíos gérōn* «vieux» dont l'habitat, au fond des eaux, touche au monde infernal, et en même temps «premier», Protée, a pour compagnons des phoques, qualifiés par le correspondant, Protée, a pour compagnons des phoques, qualifiés par le correspondant de l'i. ir. *apām nāpāt*, *Od.* 4. 404, *népodes Halos-údnēs* (nom où sont conjoints celui de l'«eau», et celui de la «mer» qui a remplacé le nom de l'«eau» dans *Halos-údnēs*). La notion de «feu dans l'eau» liée en indo-iranien à *apām nāpāt* devient métamorphose du dieu dans le mythe grec: *Od.* 4. 418, *kai húdōr kai thespidaēs pūr*, à nouveau l'eau et le feu. Ces phoques se relient, en tant que mammifères marins, à la baleine de *Moby Dick*.

Homère, déjà sous-jacent aux Sirènes, est au terme de la remontée littéraire dans le temps. D'Homère à Lautréamont, nommé immédiatement après le Vieux de la Mer, se ferme la boucle qui va de la poésie ancienne, pratiquée par le jeune étudiant, à un poète considéré comme précurseur (*Premier Manifeste*, 1924, p. 42; *Second Manifeste*, 1930, p. 13), par les surréalistes qu'il a approchés dans sa jeunesse et dont un texte va coder sa conduite d'après la tragédie. Au suicide inspiré par les Sirènes, il faut préférer «la poésie de la colère..., éprouver sa virilité induite» (Bachelard, *Lautréamont*, p. 134), celle de *L'Eau virile*: «Quand la mer irritée se livre à ses fureurs, elle se masculinise et souvent devient l'Océan... Sa puissance insondable et sa violence latente la montrent virile. On l'incarne toujours en un dieu, immémorial, élusif et solitaire, le Vieux de la Mer. Lautréamont l'invoquait justement: 'Vieil océan, ô grand célibataire!'». Par un jeu de poète, l'avenir est ce qui vient, non nommé, après la fin de l'article de Benveniste, qui est la fin de la dixième des dix strophes de l'ode à l'Océan chantée dans le premier des *Chants de Maldoror* (Paris: J. Corti, 1940, p. 59 pour la fin du texte de Benveniste, début de cette dixième strophe; 61, pour sa fin): «Mes yeux se mouillent de larmes abondantes, et je n'ai pas la force de poursuivre; car je sens que le moment est venu de revenir parmi les hommes, à l'aspect brutal; mais... courage! Faisons un grand effort et accomplissons, avec le sentiment du devoir, notre destinée sur cette terre. Je te salue, vieil Océan!».

Les eaux du déluge s'éloignent: en 1946, Jean Wahl va créer *Deucalion*. Dans le mythe auquel la nouvelle revue doit son nom, celui de Deucalion et de Pyrrha (encore de l'eau et un «Feu») qui, ayant survécu au déluge, vont jeter des pierres pour fonder une nouvelle humanité, la re-crédation

est celle d'hommes nouveaux. Ils doivent leur survie aux résistants, présents aussi dans *Pierre à feu* : «Puisse le souvenir, plus que le souvenir, de l'esprit et de la résistance des philosophes héros nous guider toujours et nous montrer qu'il y eut des philosophes qui, plaçant l'homme au-dessus de toute pensée soi-disant sereine, ont par là même exalté la philosophie...», dit Jean Wahl dans sa *Présentation*. Quand, en 1947, E. Benveniste donne un article à *Deucalion*, «Le jeu comme structure», il y reste une allusion au passé récent: «le jeu est séparé du 'réel' où le vouloir humain, asservi à l'utilité, se heurte de toutes parts à l'évènement, à l'incohérence, à l'arbitraire, où rien ne va jamais à son terme prévu ni selon les règles admises». Mais, comme quelqu'un qui a besoin d'action après une grande angoisse pour ne plus trop penser au chagrin, E. Benveniste va partir pour une longue et difficile mission en Iran et Afghanistan, de février à octobre 1947. Un peu plus tard, il emploiera encore une fois le même procédé que dans «L'Eau virile», l'évocation par un texte littéraire de ce qui fut une situation personnelle, celle du fugitif exilé de 1942 à 1944: dans «La légende des Danaïdes» (*RHR* 134, 1949, 129-138), il traite, comme il l'écrit à Cl. Lévi-Strauss (lettre du 3-4-1950, que ce dernier a eu l'amabilité de me communiquer), d'un «thème tout humain», le «drame des fugitives et de la protection à leur accorder»: son propre drame, qui est à l'origine de l'anamnèse littéraire de «L'Eau virile».

Ce travail n'eût pas été possible sans l'obligeance de MM. Jean Leclant, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et Gilbert Dagron, Administrateur au Collège de France, qui m'ont ouvert l'accès aux archives de leurs maisons; je les remercie bien vivement. Je remercie aussi les archivistes de ces dernières, tout particulièrement Christine Delangle, les archivistes de l'E.P.H.E. Odile Bousset et de l'Alliance Israélite Universelle Jean-Claude Kuperminc, ainsi que les bibliothécaires de cette dernière, Rose Lewine, des Archives Nationales, de l'Ecole Normale Supérieure Marie-Claire Boulez, de la Bibliothèque Jacques Doucet.

J'ai été aidée dans mes recherches par la fondation Maeght qui m'a procuré une photocopie de la revue *Pierre à feu* entière, éditée par ses soins, et par de nombreuses personnes: Elisabeth Antébi, Esther Benbassa, Gabriel Bergounioux, Jean Carasso, Suzanne Champonnois, Gerald Cohen, André Crépin, Mireille et Raphaël Hadas-Lebel, Christine Jacquet-Pfau, Thomas Markey, Jean-Claude Milner, Henri Minczeles, Mohammad Moïnfar, Vincent Nyckees, Didier Pralon, Maxime Rodinson, Haim Rosén, Claude Singer, André Ullmo, Frédéric Worms, David Cohen.

J'exprime une gratitude toute spéciale à Claude Lévi-Strauss, qui a eu l'extrême gentillesse de me donner les lettres d'E. Benveniste à lui adressées; à Pierre Vidal-Naquet qui m'a signalé de nombreuses erreurs histo-

riques; à Gérard Fussman, grâce à qui j'ai pu rencontrer Georges Redard, auteur d'une biographie d'E. Benveniste encore non publiée; à G. Redard lui-même, qui m'a reçue chez lui en Octobre 1999; à mon amie Claire Benveniste qui m'a guidée dans les dédales de l'A.I.U., et m'a conseillé de nombreuses lectures, connaissant par expérience personnelle des choses que je n'ai apprises que par les livres: son père, ancien élève de l'Alliance, arrivé de Salonique en France en 1929, a été naturalisé en 1945 pour hauts faits de résistance; et de nombreux membres de sa famille ont eu le même sort qu'Henri, frère d'Emile. Je reste naturellement seule responsable des erreurs qui peuvent subsister dans mon texte.

Annexe: Texte de L'EAU FIRILE

Dans une représentation animée et dynamique des éléments, il se constitue toujours des oppositions, non pas seulement d'un élément à l'autre, mais d'un aspect à l'autre du même élément. L'imagination, docile à une suggestion qui émane de la matière, tend à dissocier en figures contrastées et de sexe opposé des notions que la raison tient pour simples et permanentes. La langue, les légendes témoignent de cette dualité, que les poètes réinventent chaque fois et d'autant plus sûrement que leur expression est plus authentique. Notons quelques traits de cette mythologie latente dans les figurations de l'eau.

Il semble que l'imagination travaille autrement selon qu'elle éprouve une matière ou qu'elle appréhende un élément. Tout le complexe d'images dont Bachelard, dans *L'eau et les rêves*, a donné une exégèse si neuve et pénétrante, a pour lieu les eaux douces. Mais entre l'eau douce et l'eau salée, il y a antinomie. En tant que matière, l'eau de mer est inerte. Elle ne fait naître que des images de stérilité, des visions d'angoisse et de supplices. Elle est la dérision de l'eau douce. C'est que l'eau douce est d'abord une matière; insérée dans la terre, elle s'y unit, et se mêle, sans l'interrompre, au destin de l'homme. De là sa richesse poétique. Au contraire la mer est d'abord perçue comme élément, et en tant qu'élément, elle est le contraire de la terre et de tout ordre humain. Elle se déterminera donc comme négation; mais dans cette négation même, elle prendra double figure.

Au bord de la mer cessent les pouvoirs et les lois des hommes et commence l'au-delà. La mer est elle-même déjà un au-delà. C'est en vertu d'une expérience immémoriale, antérieure à toute tradition littéraire, que le *hors du monde* s'identifie à la mer et que tant de mythologies relèguent au sein des mers, dans des îles, le séjour des morts et des bienheureux. Ce sont les eaux maternelles et berceuses, qui apaisent la nostalgie des fatigués du monde. Mais le sein de la mer est aussi la source de l'énergie froide et solitaire du poisson. Il anime une passion anti-humaine. Lawrence montre admirablement comment la fureur d'échapper au chaud

contact des hommes s'active devant la mer et se transpose dynamiquement en la forme du poisson:

«Il aimait la mer, la mer pâle de verre vert qui retombait en écume glacée... Et debout sur le bord,... il souhaita, comme il n'avait jamais encore souhaité, d'être froid, comme sont froides les choses de la mer, et farouche au point de tuer. Se sentir avec ravissement froid comme la glace, sans une étincelle de cette misérable chair tiède, et posséder toute l'énergie terrible et glacée du poisson. Surgir brusquement avec la joie froide et la passion d'un être marin! Il comprenait maintenant le désir contenu dans le chant plaintif de la femme-phoque, au moment où elle s'en retournait vers la mer, laissant derrière elle son mari et ses enfants à la chair tiède... Être un poisson rapide, isolé dans les hautes mers qui sont plus vastes que la terre, farouche d'une vie froide, dans le crépuscule mouillé, avant que la sympathie ne fût créée pour nous entamer».

Si l'homme se sent ainsi «un démon farouche et froid comme le poisson, rempli d'une froide fureur de désir d'échapper complètement à la satiété de la vie humaine, pour se réfugier, non pas dans la mort, mais dans cette vigueur du poisson qui se suffit glacialement à elle-même», c'est que la mer, dans cette expérience si intensément vécue, est l'élément glacé et virilissant, hostile au monde des hommes et aussi à la féminité des eaux terrestres.

Mais la mer est aussi l'élément néantissant. Il émane d'elle une immense sollicitation d'oubli, l'appel d'une perdition bienheureuse. «Il n'y a qu'à ouvrir la bouche toute grande et à se laisser faire», dit la Ballade de Claudel, qu'il faudrait citer entière, avec celle de J.-M. Levet. De cette séduction suicidaire, les Sirènes sont la figuration mythologique. Mais ce n'est pas à un thème littéraire que recourt Melville quand il définit la qualité et le ton de cet appel:

«... Pour de tels hommes, qui soupirent après la mort, mais qui ne veulent pas et ne peuvent pas se suicider, l'Océan, le participant innombrable et l'accueillant éternel, étale avec séduction les séduisantes et inimaginables terreurs de sa plaine. Du cœur des Pacifiques infinis, mille Sirènes leur chantent: Venez ici, ô cœurs brisés! Ici on vit une mort intermédiaire. Ici on peut avoir, sans mourir, de surnaturelles merveilles. Venez ici! Anéantissez-vous dans une vie haïe de votre monde terrien et qui le lui rend bien. Je donne plus d'oubli que la mort. Venez ici ! Dressez votre pierre tombale dans le cimetière, et venez ici vous marier avec moi.»

Oui, la mort *intermédiaire*, cette mort ambiguë comme l'élément qui la procure, mort immortalisante, qui n'est pas anéantissement, mais, chante Ariel, «a sea-change into something rich and strange». Féminine, la mer est l'élément métamorphosant, et c'est par un saut dans la mer, que, selon les légendes, tant de personnages se sont rendus immortels.

Avec cet aspect contraste la figure de la mer irritée. Quand elle se livre à ses fureurs, elle se masculinise et souvent devient l'Océan. Ce n'est peut-être pas un hasard de l'écriture qui fait choisir à Balzac, dans un même

passage de *l'Enfant Maudit*, tantôt mer, tantôt océan, selon le principe qu'il veut souligner:

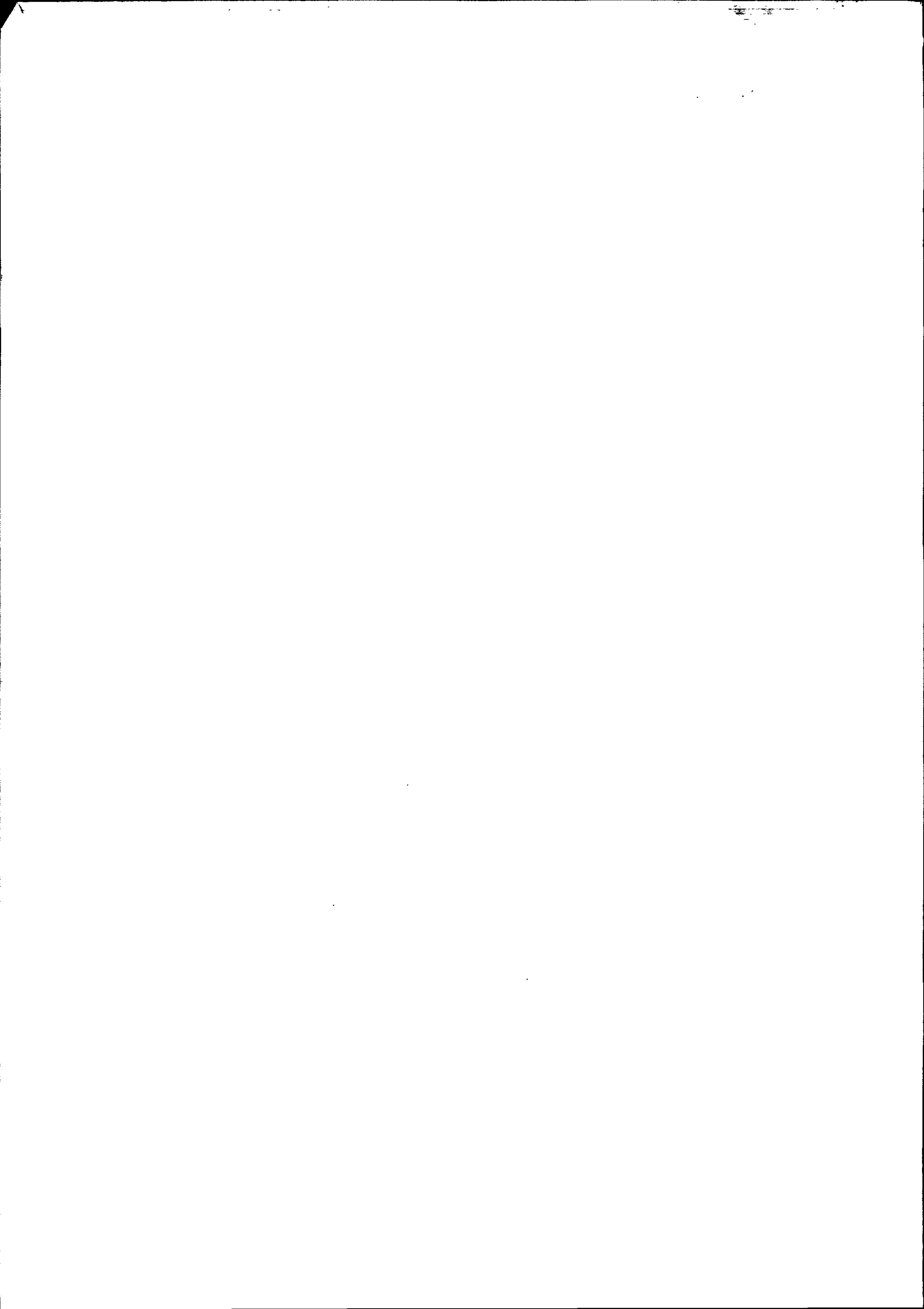
«Par un calme parfait, il trouvait encore des teintes multipliées à la mer, qui, semblable à un visage de femme, avait alors une physionomie, des sourires, des idées, des caprices...»; et puis: «Nul marin, nul savant n'aurait pu prédire mieux que lui la moindre colère de l'Océan, le plus léger changement de sa face».

Voici surtout une page de Melville qui illustre avec la sûreté d'un instinct profond cette transposition, cette valorisation de la mer qui, même au repos, devient mâle:

«C'était un jour clair, d'un bleu d'acier. L'air et la mer, ces deux firmaments, se séparaient à peine, dans cet azur qui s'étendait partout. Tout au plus l'air pensif avait-il une transparence pure et douce, avec un regard de femme, tandis que la mer robuste comme un homme se soulevait en longues houles puissantes qui s'attardaient, comme la poitrine de Samson dans son sommeil. Ici et là, bien haut, glissaient les ailes de neige des petits oiseaux sans tache. C'étaient les suaves pensées de l'air féminin; mais en tout sens dans l'abîme, bien loin dans l'insondable bleu, se ruaient de redoutables léviathans, des espadons et des requins: c'étaient les pensées troublées, criminelles, de la mer virile».

Melville retrouve intuitivement la plus profonde et sans doute la plus nécessaire figuration de la mer. Elle n'est que superficiellement féminine; même dans ses rares moments trompeurs de calme, sa puissance insondable et sa violence latente la montrent virile. On l'incarne toujours en un dieu, immémorial, élusif et solitaire, le Vieux de la Mer. Lautréamont l'invoquait justement: «Vieil Océan, ô grand célibataire!»

EMILE BENVENISTE



INDICE

Storia della linguistica:		
F. BADER, <i>Une anamnèse littéraire d'E. Benveniste</i>	11	
L. INNOCENTE, <i>Aequivoca ed univoca: sulla terminologia agostiniana dell' 'ambiguità'</i>	57	
Linguistica greca:		
Y. DUHOUX, <i>Études sur l'aspect verbal en grec ancien: Évaluation d'une méthode</i>	73	
Linguistica latina:		
A. FILIPPIN, <i>Latino filius e un lemma 'trascurato' di Esichio</i>	103	
Linguistica germanica:		
F. CHIUSAROLI, <i>Utraque lingua. Teoria della traduzione e letteratura vernacolare nel Medioevo germanico occidentale</i>	113	
R. GUSMANI, <i>Altdeutsche Gespräche: testo e glossario</i>	129	
Linguistica romanza:		
F. CREVATIN, <i>Note etimologiche italoromanze</i>	177	
Linguistica baltica:		
R. ECKERT, <i>Zur Entlehnung slavischer Phraseologismen ins Litauische</i>	183	
Linguistica africana:		
F. CREVATIN, <i>Questioni minori di lingua e cultura egiziana</i>	197	
Note e discussioni:		
F. CREVATIN, <i>Un'iscrizione vascolare etrusca inedita</i>	207	
F. CREVATIN, <i>Voci gallo-romanze antiche in bocca copto-araba</i>	208	
M. POETTO, <i>More e gelse: grappoli recuperati</i>	210	
Rassegna critica:		
<i>Atlante linguistico del ladino dolomitico</i> (G. Frau)	215	
P. WILSON, <i>A Ptolemaic Lexicon</i> (F. Crevatin)	221	
Schede bibliografiche (a cura di R. Bombi, F. Crevatin, S. Fedalto, F. Fusco, R. Gusmani, L. Innocente, R. Oniga, V. Orioles)		229
Recapito dei collaboratori		241